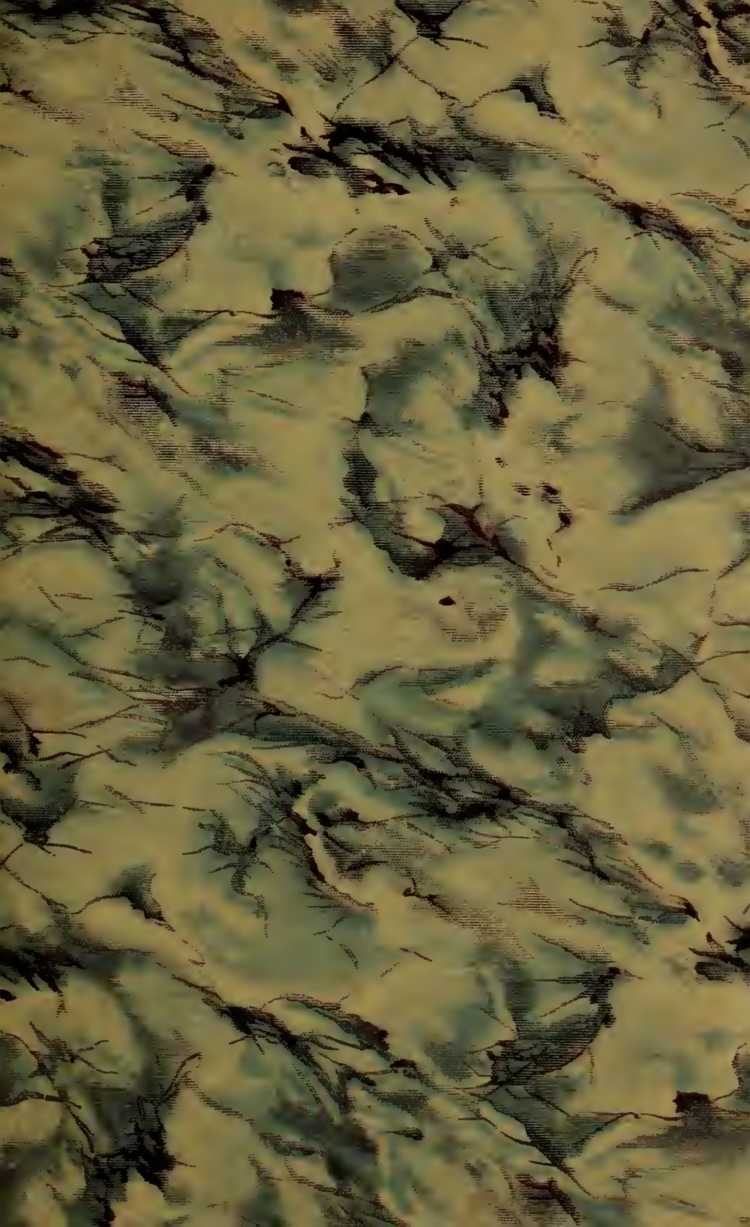



LIBER
VITÆ
AUXILIUM
Ex-Libris
Joseph
Dumas
Henry-André
1922



L'AMARANTE.

Causeries du Soir

PAR M. ALBERT DE CALVIMONT.

AUTEUR DES VEILLÉES ÉCOSSAISES.



Paris.

URBAIN CANEL, 104, rue du Bac. || ADOLPHE GUYOT, 18 place du Louvre

M. DCCC XXXII

L'AMARANTE.

IMPRIMERIE DE AUGUSTE AUFFRAY,
PASSAGE DU CAIRE, N° 54.



Litho: de Delarue, r. N. D. Victoires

L'AMARANTE.

Causeries du Soir,

PAR M. ALBERT DE CALVIMONT,

AUTEUR DES VEILLÉES ÉCOSSAISES.



Paris.

URBAIN CANEL, 104, rue du Bac. || **ADOLPHE GUYOT,** 18, place du Louvre.

M DCCC XXXII.

A MONSIEUR

JUSTIN PEYROT,

AVOCAT

A Périgueux.

Si je sais écrire une ligne, je te le dois, mon bon ami; ton goût a plus fait pour moi que l'étude et la lecture des grands maîtres. Mais que je suis loin encore du but que j'aurais voulu

atteindre!... tu n'en jugeras que trop tôt, et j'entreprendrai bientôt une tâche de plus longue haleine... Je t'envoie mes *Causeries du soir*, œuvre bien légère que je voulais augmenter un peu, mais que la *stricte justice* sous laquelle nous vivons m'a forcé au contraire d'abréger. J'avais déjà tous les matériaux pour une *galerie* des hommes courageux qui se sont dévoués à la cause qu'ils soutiennent et qui languissent, sans espoir de terme, dans des prisons empestées et remplies jusqu'au comble. J'aurais dit l'admirable verve de notre *Bérard*, l'auteur des *Cancans*, Tyrtée français si re-

doutable et si redouté à la police de M. Gisquet. J'aurais dit ce qu'il y a de glorieux dans cette captivité indéfinie du baron de *Brian*, rédacteur de la *Quotidienne*, homme loyal, politique consciencieux qui chaque jour jette son gant chevaleresque aux traîtres qu'il démasque et auquel on ne sait répondre que par des verroux et un geôlier. J'aurais dit... j'aurais fait presqu'un volume, si j'avois pu enregistrer tant de vexations.

Grâce aux mesures que l'on a prises contre moi, je serai bientôt à même de voir de mes yeux tout ce qu'on souffre dans une prison.

Tu me connais et je suis sûr qu'à la nouvelle de l'invasion faite chez moi et de ma fuite pour éviter une arrestation, tu t'es indigné... car tu n'as pu rire de leurs imbécilles tracasseries.

Oui! je fuis, non que je me sente coupable, à moins que ce ne soit un crime de dire librement des opinions que les haches de 93 ne m'eussent pas fait renier; je fuis, parce que ma vie est si faible que la privation d'un air libre me tuerait et que je suis sûr (de leur aveu même), de ne pas éviter une peine préventive d'au moins six mois de captivité. Ils savent tout aussi bien que moi que si le cœur ne me manque

pas, le bras me refuse presque la défense, et à plus forte raison l'attaque; ils le savent.... et ils m'appellent : *conspirateur!*... Oh! si c'est conspirer que de haïr cette liberté maigrie, que d'en appeler une autre de mes vœux, de mes prières ardentes, dans mes rêves de malade, dans mon asile de fugitif... oh! oui, alors, je conspire et bien d'autres avec moi! La France serait décimée par le crime, qu'il nous resterait encore des complices.

Quand tout cela finira-t-il? Quand reverrai-je notre *pays* à nous où tu vis tranquille et loin de ces tracas? Ce sont pour moi des larmes, et un

beaume, ces doux souvenirs de notre vieille ville que rajeunissent en vain de nouveaux édifices. Je préférerai toujours la petite tour crénelée où l'on renferme la poudre, notre vieux temple de Véronne où l'on fêtait Apollon, Vénus et le camp de César encore tracé, et l'amphithéâtre antique; et nos collines ombragées de chênes épais!...

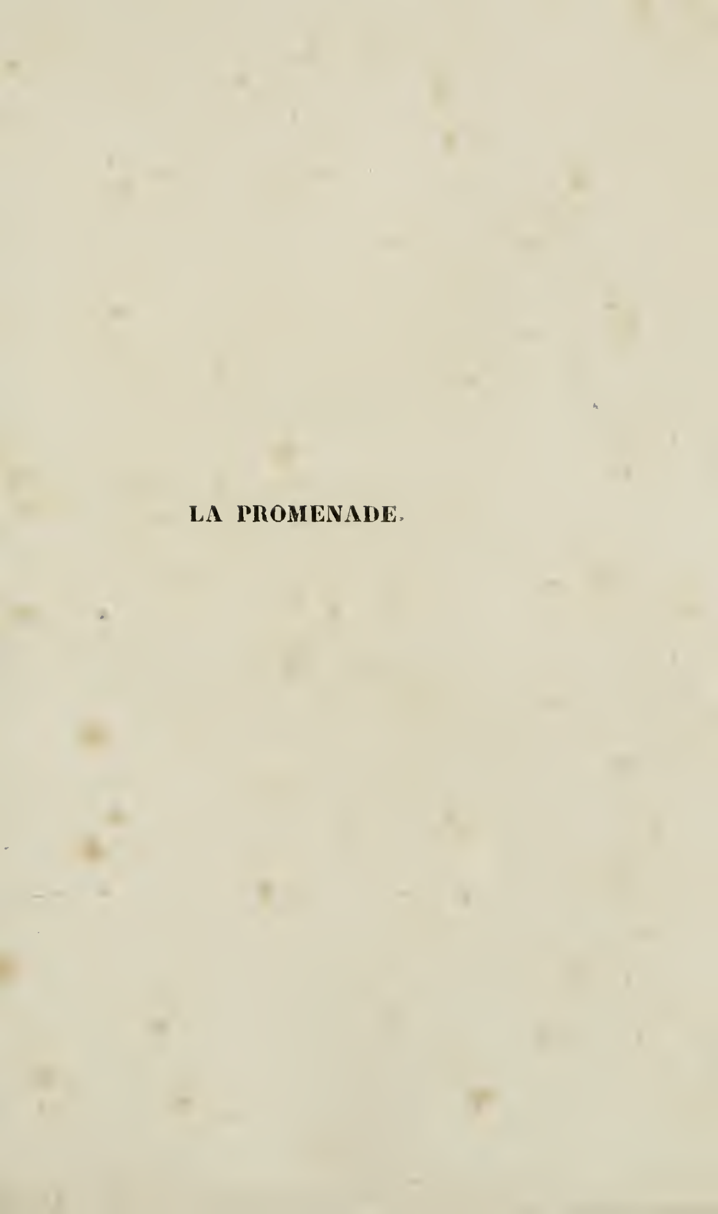
Je pense aussi à cette amitié franche de nos camarades, amitié qui ne connaît pas d'opinions; je regrette nos rires périgourdins, ces éclats de gaîté, ces cris de bienvenue quand la grosse

diligence nous jetait un soir à la porte de nos familles !

Adieu ! adieu, à tout cela ! j'ai le cœur serré, car à toi aussi, mon plus cher ami, je dis un adieu, dont je ne peux prévoir le terme !

A. de C.

Paris, 14 mai 1832.



LA PROMENADE.

Il est des gens qui ne commencent à raisonner que lorsqu'ils n'ont plus de quoi boire. Le peuple est du nombre de ces gens-là.

(de Balzac).



La Promenade.

Ami lecteur, connaissez-vous cette joie de l'auteur qui a livré la dernière feuille à l'impression; quand sonne l'heure où sa tâche est finie, il respire. Je ne sais si l'homme est né pour travailler; quant à moi, je me repose si volontiers, que je

soupçonnerais le contraire si j'en jugeais par moi-même; et je serais complétement convaincu qu'un bon citoyen ne doit rien faire, si j'avais dix mille livres de rentes.

Mais, hélas! mon revenu est si loin de s'élever à cette apogée de mes vœux, que je n'ose vous dire ce que c'est que mon revenu. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout léger qu'il soit, il n'arrive pas aussi régulièrement qu'un traitement sur le trésor.

Mon budget à moi, a cela de commun avec celui de l'honorable gouvernement qui nous gouverne, qu'il ne rentre pas fort aisément. Du fond de ma province, à de longs intervalles, et par l'entremise

d'une maison de commerce, me surviennent, non pas des écus, non pas même des billets de banque, mais des billets endossés par de petits marchands un peu moins connus qu'Aguado ou Rotschild; quelquefois même, de misérables bons de quinze à vingt francs; je ne suis donc riche (aujourd'hui tout ce qui ne meurt pas de faim doit se considérer comme riche), je ne suis riche qu'à condition d'être journellement en rapport avec le petit commerce, c'est-à-dire, par le temps qui court, avec la gêne et la misère. Ah! de combien de sueurs et de larmes se compose maintenant le revenu d'un millionnaire! ce millionnaire ne fût-il gratifié, par la providence ou autrement, que

d'un misérable revenu de dix à douze millions. Pour moi, si j'étais seulement ministre, comme M. le maréchal Soult, par exemple, qui ne veut pas renoncer à ses trois cent mille livres de rentes, ce qui est trop juste; qui ne veut pas renoncer non plus à son traitement de cent vingt mille francs, ce qui est bien naturel; ni à son autre traitement de quarante mille francs, ce qui se conçoit également, mais qui met sur la paille tous nos vieux lieutenans-généraux, et qui, en revanche, donne mille francs pour les cholériques; je sais bien ce que je ferais.

—Eh bien! qu'est-ce? voyons? vous renonceriez à votre traitement, comme M. Necker, sous Louis XVI?—Non certes, on me

prendrait pour un fou, et l'on m'enverrait à Charenton où M. Casimir Périer vient de devancer ses honorables collègues. — Que feriez-vous donc, en vous supposant toute la puissance de M. de Montalivet, par exemple?

M. de Montalivet, loin de passer pour un fou, donne des preuves d'une lucidité sans exemple, puisqu'il laisse en place M. Cadet-Gassicout, l'incendiaire, et destitue M. Cronier, qui préféra les pauvres à son écharpe.

Si j'étais M. de Montalivet, je ferais faire par le baron Charles de Dupin une statistique des honnêtes gens qu'on envoie à Sainte-Pélagie pour opérer un recouvrement de douze millions, ou même

seulement de cent mille francs. Si M. de Montalivet en savait le nombre il enverrait, j'en suis sûr, beaucoup moins de monde à l'autre Sainte-Pélagie, convaincu que la prison pour dettes suffit complètement pour faire maudire des ministres qui, par le temps qui court, ne savent pas vivre à moins d'un revenu de cent mille livres de rente. Revenons au mien, qui s'augmente si rarement par mon travail. — Qu'appelez-vous travail, ce petit volume? — Hélas! oui, mon Dieu! ce petit volume suffit pour lasser ma plume! en arrivant au bout, je suis cent fois plus las qu'un journaliste ministériel quand il a loué M. Casimir Perier et insulté M. de Chateaubriand, prôné M. Cadet-Gassi-

court et calomnié la duchesse de Berri! Il y a des gens qui recommencent ce métier-là tous les jours, sans éprouver la moindre lassitude, d'où je conclus qu'il en est de la politique comme de la littérature, c'est-à-dire qu'il est plus aisé d'inventer des fables que d'observer et de peindre la vérité. Peut-être aussi les mensonges de certains journaux, comme ceux des poètes, se vendent-ils mieux que les pages d'un historien consciencieux et véridique. Je me suis laissé dire (comme on dit noblement) que les contes du Constitutionnel rapportaient plus que ceux de M. de Balzac. Dans l'intérêt des lettres, est-ce que MM. les ministres ne pourraient pas prier le Constitutionnel

d'avoir un peu plus d'esprit, ne fût-ce que pour prouver qu'ils n'écrivent pas eux-mêmes leur éloge dans cette feuille si prodigieusement fantastique, et que je lis tous les matins, pour m'assurer à quel point peut parvenir la perfectibilité non pas de l'esprit humain, mais du jésuite et du gendarme déguisés, les deux grands soutiens du Constitutionnel. Quand, par les yeux de cet estimable journal, je me suis bien assuré du bonheur et de la prospérité de la France, je sors de chez moi pour comparer ce que je vois à ce que j'ai lu, tout en poursuivant ma liste civile, puisque je suis à la fois très-paresseux, très-flaneur, et un peu rentier. C'est en cette triple qualité que je pris, avant hier

de fort bonne heure, mon chapeau, mes socques et mon parapluie (costume de roi-citoyen); j'avais encore une autre raison d'être si matinal : je voulais éviter la visite ou pour mieux dire la poursuite de mon libraire. Mon libraire voulait à toute force une préface.

Une préface! Voilà qui vous effraie peut-être? En ce cas nous ne sommes pas du même bord. Tel que vous me voyez, monsieur, j'adore les préfaces. Une préface c'est l'auteur avec son livre, c'est le père avec son enfant, le père avec tout son aveuglement, toute sa vanité. C'est une occasion d'entretenir le public de soi-même, sans être ministre, ni même député. Une préface fût-elle menteuse

comme le programme de l'Hôtel-de-Ville, banale comme la croix d'honneur, bruyante comme un charivari, plate comme le juste-milieu, longue comme un discours de M. Guizot, improvisée comme la harangue d'un jeune général d'armée à la chambre des pairs, louangeuse comme une oraison funèbre; une préface trouverait encore en moi le plus intrépide lecteur. De tout cela que conclure? Que j'aime encore mieux me promener par la pluie que d'écrire une préface, c'est ce qui m'arriva.

En sortant de chez moi, le premier personnage que je rencontrai fut mon commissionnaire (depuis que le peuple est souverain, un commissionnaire est un

personnage : Il est toujours utile d'être bien en cour). Je rendis donc à mon commissionnaire son salut fort poliment. Le brave homme causait en ce moment avec le futur locataire de la boutique, dont ses crochets occupaient la devanture. Comme il faut un pourquoi au plus petit événement, vous saurez que le marchand causait avec le commissionnaire, en attendant qu'il pût entrer dans sa nouvelle boutique qui sentait la térébenthine, attendu que deux ou trois peintres étaient occupés à la repeindre à neuf.

A peine avais-je doublé le coin de rue, que je m'arrêtai pour savoir le tarif du bonheur de la France ce jour là, c'est-à-dire que je commençai à compter sur l'af-

fiche, les ventes par autorité de justice. En ce moment j'entendis prononcer mon nom par le marchand : Voici ce qu'il disait au commissionnaire, et ce que cet honnête homme lui répondit. — Tu vois bien ce monsieur qui vient de passer? — Je le connais! — Ah! tu le connais, et tu dis cela tout simplement? — Ma foi oui, pourquoi pas? — Pourquoi pas?... Ce monsieur..., eh bien! — C'est un légitimiste! — Un légitimisse! en vérité! — Ah mon Dieu oui j'en suis certain! — Ah je n'aurais jamais cru ça de lui; voyez-vous çà, cette scélératesse, mais dites-moi donc un peu ce que c'est qu'un légitimisse? — miste! — miche! — miste! — Enfin, ça ne fait rien, ce n'est pas pour la chose de dire, va pour

légitimisse, et dites-moi ce que c'est? — Rien de plus simple oh! mon Dieu! tu as sans doute vu quelquefois aux Champs-Élysées, car il y passait tous les jours, ce petit blondin qu'on appelait le duc de Bordeaux. — Oui sans doute il donnait des pièces qui n'étaient pas de quinze sous, celui-là!... je vous en réponds — Eh bien n'importe; ceux qui veulent que le petit blondin revienne ce sont des légitimistes. — Bah! c'est fabuleux, je n'aurais jamais cru ça. — Les légitimistes prétendent que si le petit blondin revenait à sa place, tout n'irait pas si mal. — Le fait est que ça ne va pas bien, et que sous le grand papa du petit blondin çà allait peut-être mieux, mais on ne fera jamais croire que tout

tienne à un petit blondin de plus ou de moins. Allons donc c'est fabuleux! Merci not' bourgeois.

Là-dessus je continuai ma route. Par le temps qui court, lorsqu'un légitimiste fait une visite, il y a beaucoup à parier qu'il va frapper à la porte d'une prison, ou d'une maison de santé, ce qui se ressemble beaucoup; c'est vers la maison de santé de Chaillot que se portaient mes pas, j'allais voir un de nos plus courageux royalistes, le brave Berard, l'homme aux *cancans* qui valent mieux que bien des livres couronnés à l'académie, ce fidèle, *quand même*, qui a fait un bail avec les geôliers jusqu'à la prochaine révolution. J'avais d'ailleurs quelques recouvremens à faire dans ce

quartier où la misère a fait tant de progrès. dans chaque maison j'entendais dire : — Ah si la duchesse de Berri était encore ici, nous n'aurions pas tant de misère ! J'eus bien de la peine à obtenir la moitié de mon argent; pour le reste il fallut donner du temps, du temps au nom de celle qui avait donné tant d'or à ces pauvres gens.

Je comptais être plus heureux avec des débiteurs plus relevés; mais les objets de luxe ne se vendent pas, et les gros marchands sont aussi gênés. —On ne vend plus ni chevaux ni voitures, me dit un loueur de carrosses, en acquittant mon billet, avec force soupirs; je ne m'étonne pas si le commerce va si mal : c'est les jésuites qui en sont l'auteur !...

C'est ainsi que partout j'entendais préférer le passé au présent, et maudire les maux qui accablent la France; la plupart se trompaient sur la cause de la misère publique; mais tous étaient d'accord pour se plaindre. Ce même gouvernement, qui dote notre pays de tous les mendians de l'univers, devait-il refuser les aumones de la duchesse de Berri ? Certes la France est heureuse et fière d'acquitter sa dette envers la Pologne dont le sang coula jadis pour elle; mais s'il vous faut payer une demi-solde aux refugiés espagnols, aux refugiés piémontais, aux refugiés portugais, aux refugiés Suisses, aux suisses rebelles s'entend, il me semble naturel de préférer nos vieux soldats à tous ces étran-

gers, même aux Polonais. Permettez-moi d'être Français avant tout. Je trouve assez cruel, pour ne rien dire de plus, que M. le maréchal Soult, qui a de l'argent pour lever des légions étrangères, petit supplément à notre pied de paix de 450,000 hommes; que M. le maréchal Soult, avec son traitement de cent soixante mille francs, vienne ôter le pain à nos généraux!

Remarquez d'ailleurs, je vous prie, l'absurdité de notre politique : M. Périer et M. le maréchal Soult ne cessent de protester de leurs vœux et de leurs efforts pour le maintien de la paix; et il n'y a pas un rebelle, quel que soit son pays,

qui ne trouve de l'argent ou du service en France. Tout ce qui a porté les armes contre son souverain est sûr d'être bien accueilli par nos ministres (excepté toutefois les vainqueurs de juillet). Voilà-t-il pas des démonstrations bien rassurantes et bien propres à hâter le désarmement des puissances, sans compter cette billevesée d'Ancône? La prise d'Ancône est le complément de la farce de juillet, que l'on nous offre après la comédie de quinze ans; cette farce consiste à nous donner une apparence de tout ce que nous n'avons pas, l'ombre de ce qui nous manque. La félicité publique dont nous jouissons ressemble à celle des Champs-

Élysées où l'on ne rencontre que des ombres, pays où, comme dit Scarron,

> On voit l'ombre d'un cocher
> Qui, de l'ombre d'une brosse,
> Frotte l'ombre d'un carosse.

Nous avons, nous, l'ombre d'une armée, sous le nom de garde nationale, braves gens, mais armés de fusils Gisquet qui ne valent pas l'ombre d'un fusil; la prise d'Ancône, que le gonfalonier, dans sa surprise, attribua d'abord aux Algériens qu'il crut vainqueurs des Francais; cette parade fut jouée dans l'intention de représenter les victoires et conquêtes des Français en Italie.

Les Polonais, dont nous allons faire un

petit régiment, représenteront l'alliance de la Pologne. Le roi anglais de la Belgique rappelle, à s'y méprendre, le temps où nous donnions à nos généraux tous les trônes de l'Europe. Quant au drapeau tricolore, c'est toujours le même; voyez plutôt : bleu, blanc, rouge. Il n'y a qu'une petite différence : il est surmonté d'un oiseau de basse-cour au lieu d'un aigle. Le juste-milieu n'y regarde pas de si près, et l'Europe ne s'en est pas aperçue; aussi voyez comme Nicolas a peur de faire chanter le coq en reprenant la Pologne; admirez combien le roi de Prusse s'empresse d'adhérer à nos protocoles; comme le roi de Hollande a peur de nous impatienter, s'il sort du cercle de Popi-

lius-Taleyrand-Périgord. Ce grand diplomate n'est-il pas le ministre de Louis-Philippe, comme jadis de Napoléon-le-Grand? — Français, que vous faut-il de plus?...

A l'intérieur, nous sommes si tranquilles, qu'une côtelette de plus ou de moins, mangée par M. Périer, suffit pour mettre la bourse sans dessus dessous et la monarchie en péril; s'il en est ainsi, dès que la présidence du conseil est vacante, jugez un peu quel beau tapage, si par hasard le trône venait à vaquer à son tour! Mais tout cela au profit de qui, s'il vous plaît?... — Je n'en sais rien. — Ni moi non plus. — D'où vient ce tumulte effroyable, les menaces de l'Europe, les

400,000 hommes armés qui dévorent la substance de la France, sans pouvoir la défendre de son malaise, de ses discordes et de sa ruine. D'où vient qu'il faut cinquante mille hommes pour garder la Vendée et la Bretagne qui se gardèrent si bien elles-mêmes contre les Anglais? D'où vient que le maréchal Soult interpellé, s'il rendrait Alger, a gardé le silence au lieu de répondre, la main sur son épée? D'où vient qu'ici le gouvernement renverse les croix, tandis que là bas il les relève; décorant à Paris de l'écharpe municipale, les profanateurs qu'en Bretagne il envoie en prison; donnant d'une main des croix de *juillet* aux Français qui ont tiré sur les gardes royaux, donnant de l'autre des croix

d'honneur aux gardes royaux qui incorporés dans la ligne ont tiré sur le peuple à Lyon et à Grenoble ; appelant aux places et aux honneurs, au nom de la liberté, les plus vils et les plus rampans serviteurs de Bonaparte, tantôt renversant les statues de nos grands hommes, tantôt improvisant des gloires et un Panthéon ?... nos ministres ne peuvent plus se regarder sans rire ! D'où vient tout ceci ? Pourquoi personne ne sait-il plus se tenir à sa place ?... Est-ce parce qu'un enfant a perdu la sienne ?...

Voilà ce que je me disais en rentrant chez moi. Voilà ce qu'il me fallut expliquer à l'Auvergnat de mon coin de rue, car je m'aperçus qu'en rentrant il me re-

gardait de travers, et je tenais beaucoup à reconquérir son estime.

— Je sais bien me disait le vertueux commissionnaire que sous les autres nous n'étions pas si malheureux, qu'il y avait pour le peuple plus d'ouvrage et moins de misère; mais le *droit divin*, le *droit divin!...*

Le bonhomme était juste à la hauteur du *Constitutionnel*, on voit que j'avais affaire à forte partie.

Je répondis :

Il n'y a pas dans tout cela plus de *droit divin* que dans l'affaire de la succession Pastourel disputée par son cousin Cailleteau; vous savez cette grosse manufacture Pastourel qui gagnait quatre-vingt, cent

mille francs par an, et faisait vivre tant de monde, bien à l'aise, ma foi. Pastourel père est mort et on a prétendu que son fils, son unique héritier était mort en pays étranger, à dix ou douze ans. Les Cailleteau ont prétendu qu'en leur qualité de cousins issus de germains, l'héritage leur appartenait ainsi que la manufacture, et sont entrés en possession.

Tout alla d'abord comme du vivant de père Pastourel, mais voilà que son jeune fils, revenant tout à coup, réclame ses droits. Les Cailleteau ne veulent pas le reconnaître. Grand procès qui a duré plus de deux ans. Pendant ce temps là tout dégringole dans la manufacture. Plus de crédit, partant plus de commerce; plus

de billets possibles, car qui savait si un Pastourel ou un Cailleteau serait là pour payer à l'échéance ?

Quant aux ouvriers, ils aimaient tout autant l'argent Cailleteau que l'argent Pastourel, mais Cailleteau ne payait pas si exactement et ne pouvait d'ailleurs assurer de l'ouvrage pour toute l'année. C'est une réflexion que tout le monde peut faire et que tout le monde fit.

Voilà toute la question, et il n'y a pas là plus de *droit divin* que dans ma main. Mais à propos du *droit divin*, savez-vous ce que c'est? C'est le droit de celui qui pourrait bien être quelque part d'où il envoie à son gré le bien ou le mal, le

choléra-morbus et... quelqu'un ou quelque chose de pire. Dieu a le droit de nous laisser faire toutes les sottises qui pourront tourner au profit de notre instruction, et Dieu en use largement de ce droit là. Tout le crime des Bourbons de la branche aînée, c'est qu'on disait d'eux : « Ils sont là depuis des siècles, donc Dieu le veut !... » les libéraux ont dit : Nous allons créer un monarque éternel, parce que nous le voulons ainsi.

Si c'était le seul crime des Bourbons de la branche aînée que la protection de la providence, les voilà *déguignonnés,* puisque Dieu a permis qu'ils fussent exilés ! Sommes-nous plus heureux maintenant ?

sommes-nous plus libres?.. sommes-nous plus riches?..

Tout est là!..

Encore une fois, voilà toute la question : j'espère que cette morale-là ne vous paraîtra pas entachée de jésuitisme.

L'Auvergnat répondit :

— Je commence à croire que vous pouvez avoir raison ; mais si les Bourbons revenaient, qui nous assure que nous n'aurions pas une nouvelle révolution? quel sera notre garant?

— Le plus sûr de tous : notre intérêt!.. l'expérience est faite!..

(Ceci se passait la veille du 1er mai, jour où il fut défendu de se réjouir.)

L'Auvergnat, à peu près convaincu, me dit alors :

— Il ne me reste plus qu'un scrupule : si tout cela est ainsi, pourquoi le marchand nouvellement emménagé paraît-il si attaché au gouvernement ?..

— Il y a un moyen de le savoir dis-je alors, en me mettant à la fenêtre de mon entresol ; voici l'honnête marchand qui, malgré la défense, met des lampions sur sa porte, et s'apprête à hisser un magnifique transparent !... Allez lui demander quel est son état.

A peine dans la rue, et après avoir aidé à mettre en place le transparent sur lequel des couches de couleurs successives aviaent fait paraître alternativement, à

des époques bien différentes, l'*aigle*, la *fleur de lis* et le *coq gaulois*.

—Monsieur, dit respectueusement l'Auvergnat, oserai-je vous demander quelle est votre profession ?..

— Je suis, dit le marchand, en redressant sa moustache semi-guerrière, je suis capitaine...... de la garde nationale, et...... *socquier* de la couronne !...

. . . .

L'AMARANTE.

Le Décoré de Juillet.

Les chevaux avaient été commandés pour la promenade accoutumée. La matinée était belle, la campagne devait être riante, même sous un ciel étranger. Le vieux château semblait rajeuni par le soleil du printemps qui descendait sur ses

tours noircies et égayait les vieilles arcades de la cour aux larges dalles. Les vieux serviteurs de la famille se tenaient sur le seuil et devant la grille ; ils avaient tant de plaisir à voir ce *cher enfant*, comme ils l'appellent entre eux, monter son Poney avec grâce et agilité. Puis ils étaient sûrs de recueillir à son passage un de ces mots précieux qui charment les vieillards et dévouent les plus jeunes.

Ils n'attendirent pas long-temps : déjà sur le perron royal, Henri faisait un signe et les chevaux furent amenés. Gaîment il baisa la main de sa sœur charmante qui l'accompagnait, puis s'élança léger et fut en selle, ayant à peine effleuré l'étrier. Alors il se retourna encore et saluant de la main :

—Adieu, Louise, adieu, sœur chérie!... Je te promets pour ce soir la plus jolie fleur des montagnes, entends-tu bien, la plus jolie?

—Non, monsieur, non!.. pas de fleur des montagnes!... il y a trop de danger sur ces rochers où vous montez comme un étourdi..

Puis se tournant vers le fidèle compagnon de son frère, la jolie sœur continua avec un ton de prière qui vous eût ravi.

—Je vous en prie, monsieur de la Villatte, je vous en prie, grondez-le bien fort, s'il me désobéit; et si vous n'avez pas été le maître, j'écrirai demain à maman que mon *grand* frère n'a pas été sage...

Henri menaça du doigt en riant :

— Méchante!...

Puis il piqua des deux éperons et partit au galop, saluant à la grille les braves gens qui se tenaient là, l'œil attendri, et quand il fut passé, ce fut un chœur unanime de voix cassées par l'âge, mais exprimant tout ce que peuvent contenir d'affection et de dévouement les cœurs les plus fidèles :

— Que Dieu veille sur ce cher enfant?... Qu'il nous appelle à lui, nous vieillards inutiles, et reporte sur le jeune héritier de nos pauvres maîtres, le bonheur qu'ils ont perdu! ..

Mais suivons le jeune cavalier; il galoppe, il galoppe et caresse doucement la crinière flottante de son petit coursier d'Écosse. Arrivé au bas d'une côte assez rapide qu'il

faut gravir, il commence à ralentir son pas et le Poney, satisfait, monte à travers les pierres qui roulent sur sa route, sans un seul faux pas.

Alors Henri marche de front avec son guide inséparable, et tous deux sont si près l'un de l'autre qu'il peut reposer sa main sur l'épaule de cet ami fidèle, sur cette noble poitrine où bat un cœur prêt à se jeter au-devant du fer qui menacerait la vie précieuse, confiée à si digne garde.

—Que la journée est belle, mon ami, dit Henri, c'est un vrai jour de France!...

Le ciel est beau partout, Henri, quand le cœur est pur et sans repproche.

Alors, mon ami, il n'y a donc jamais pour vous de soleil d'hiver?

Le brave sourit et répondit :

— Votre amitié vous égare, cher enfant, et vous en dites trop, car vous êtes sincère.....

— Oh! oui, sincère!... Ne m'avez-vous pas appris à toujours l'être. N'est-ce pas vous qui avez écrit sur mon album cette phrase du roi *Jean* que j'aime tant à relire que j'ai copiée et donnée si souvent : « Si la vérité et la bonne foi étaient bannies de la terre, elles devraient se retrouver dans le cœur des rois!... »?

—Vous me prouvez chaque jour, Henri, que vous ne l'avez pas oubliée.

— Mon meilleur ami n'est-il pas tous les jours là pour me le rappeler?... Ah! oui, mon meilleur ami; n'allez pas me

contredire... je ne vous écouterais pas !.. cher la Villate !.. toujours le même, toujours bon, toujours à moi !.. ne m'avez-vous pas donné votre vie, votre bonheur, votre... patrie? pas un soupir, pas un regret, au moins devant nous?.. Et moi qui me plains toujours !.. Vous n'avez des paroles que pour m'encourager ; des souvenirs que pour me donner de l'espérance ; des vertus, de la force que pour faire de moi un homme... et un homme fait pour porter l'épée !.. Ah ! vous voyez bien que vous êtes mon meilleur ami !..

— Henri, Henri, dit le vieux soldat de notre ancienne garde fortement ému, je serais bien malheureux si j'avais à craindre que vous ne dussiez pas toujours penser ainsi...

— Mais vous n'avez pas cette crainte?... interrompit vivement Henri, et il serra la main du brave avec effusion ; puis avec cette aimable rapidité de son âge ses idées avaient pris un autre cours.

— Ah! mon ami, dit-il, en arrêtant brusquement son Poney qui respira d'aise et allongea sa tête sauvage vers la bruyère verte dont le parfum séduisait son appétit, voyez-vous, à gauche sur ce roc qui élève ses deux têtes comme un créneau, voyez-vous?..

— Quoi donc?..

— Vous ne voyez pas?.. Cette fleur... cette jolie fleur d'un bleu si tendre, si gracieux?..

— Hé! bien?..

— Hé bien ! vous savez ce que j'ai promis à Louise... la plus jolie fleur des montagnes !.. Et la plus jolie pour elle, c'est la bleue... la bleue ! sa couleur favorite !.. Quelle charmante fleur, c'est un vrai saphir !.. Oh ! je descends et j'y cours !..

— N'en faites rien, Henri !.. N'en faites rien... La mousse est glissante ici, et il est inutile de vous exposer sans nécessité... Rappelez-vous cette chute sur la rive du Forth ?...

— Une chute ?.. Hé ! qu'importe, mon aïeul en fit bien d'autres aux montagnes du Béarn.

— Votre aïeul avait quelques années de plus... Attendez ici !.. je vais moi-

même chercher cette jolie fleur, puisque vous y tenez tant.

— Non, non! je n'y tiens plus, s'il y a du danger pour vous!..

— Ne craignez rien, je pourrai l'atteindre du bras en tournant le rocher... attendez seulement quelques minutes.

Et le fidèle ami, mit pied à terre, attacha la bride de son Poney à un large pied de houx, puis il franchit le ravin et disparut bientôt derrière le roc.

Henri resté seul flattait de la main la tête sauvage de son petit coursier et lui adressait des mots encouragans, pendant que celui-ci broutait lestement la bruyère et la mousse, usant de cette halte à son profit.

Mais l'animal comme toute créature vivante, portait en lui cette soif de changement dont les suites sont si souvent funestes. Enhardi par la complaisance de son jeune cavalier, le petit Poney fit bientôt un pas, puis un autre, étendant ainsi le cercle des jouissances de son appétit. Malheureusement la scène se passait sur le bord d'une excavation causée par des éboulemens ordinaires dans les montagnes : Henri pressentait le danger et pourtant par cet esprit aventureux, si naturel à son âge et qui décèle une ame forte pour l'avenir, il ne voulait pas reculer.

Le Poney avançait toujours, son pied touchait enfin le bord, et il se tenait encore sans rien perdre de cette solidité na-

turelle à ces chevaux élevés dans le danger, quand tout à coup une pierre détachée du sol roula sous lui et l'entraîna brusquement de tout son poids. Henri n'eut pas le temps de la réflexion et cependant retirant son pied de l'étrier, il s'élança, prompt comme l'oiseau, sans calculer où il arriverait.

Quand il toucha la terre, deux bras vigoureux l'étreignirent et il se trouva comme par miracle mollement assis sur la mousse avant d'être revenu de l'effet de cet élan périlleux.

Alors il vit devant lui un paysan d'Écosse aux jambes nues, et trois étrangers dont l'extérieur mérite mention. Les deux plus âgés qui ne passaient pas trente ans,

étaient en redingote noire, cravate de même couleur, longue barbe et moustaches épaisses; le troisième plus jeune d'environ dix ans portait un vêtement de chasse tenant le milieu entre la veste et la tunique, sur ses lèvres perçait à peine un léger duvet. Tous trois l'air fier et sombre; dans les traits du plus jeune quelque chose même de menaçant: à sa boutonnière, de plus qu'à celle de ses compagnons, était noué un ruban d'azur à mince lizeré rouge. C'était un décoré de juillet.

Ils venaient d'être ensemble, témoins de l'aventure du jeune Henri, cachés par un massif de houx, et avaient jusque-là imposé silence au montagnard qui les gui-

dait, et dont les bras venaient de recevoir l'aventureux cavalier.

— Quel bonheur, notre jeune maître, dit le paysan, rompant le premier le silence et s'exprimant dans sa langue natale, que comprend déjà notre Henri, quel bonheur que je me sois trouvé là si à point?... Que Dieu vous protège!... Mais n'aviez-vous point peur de sauter ainsi?...

— Je vous remercie, mon brave ami, dit Henri, vous m'avez sauvé peut être une entorse, mais je vous assure que je n'ai point eu peur!...

A quoi le bon paysan répondit en mauvais anglais en se retournant vers les étrangers :

— Que Dieu le bénisse, ce cher garçon;

mais il ne vous fait pas déshonneur tout de même, à vous, gentlemen, qui venez de France!...

— De France!... s'écria Henri en se levant brusquement, l'œil animé et le cœur palpitant; de France!... et pourquoi ne me le disiez-vous pas?... Je vous demande pardon, messieurs, j'aurais dû vous deviner.

Et il se découvrit noblement.

Par un mouvement involontaire, les trois étrangers saluèrent, mais avec froideur, et le plus jeune murmura de manière à n'être entendu que de ses amis.

— Il paraît qu'on lui a bien fait sa leçon: le jeune Linot ne sifle pas mal!...

Sans prendre garde à cet accueil, avec

toute la franchise de son âge, Henri continua :

— Y a-t-il long-temps que vous avez quitté la France?... L'Écosse ne vaut pas notre patrie, n'est-ce pas?... Il est si beau le ciel de France!...

— Ah! vous le regrettez?... dit le jeune homme avec un sourire qui avait quelque chose de moqueur : Le vieux château d'Holy-Rood ne vaut pas le palais brillant des Tuileries; les montagnes d'Écosse ne peuvent se comparer au royal ombrage du Parc de Saint-Cloud, aux bosquets élégans de Bagatelle!... Je conçois le regret!...

— Vous ne m'avez pas compris, monsieur, dit Henri, avec une certaine fierté;

je ne regrette de France que mon pays et les fidèles amis que j'y ai laissés!...

—Le compte en est peu nombreux, enfant, et l'on vous trompe, si l'on vous dit le contraire!

—Tais-toi donc, Arthur, dit un des étrangers les plus âgés, à quoi bon de telles paroles?

—A quoi bon?... à lui donner une de ces leçons qui ne s'oublient jamais. A lui faire entendre une de ces vérités que des milliers de gardes empêchaient d'arriver à son berceau?...

—La vérité dans l'exil, à un enfant?... dit à son tour celui des étrangers qui n'avait pas encore parlé; mon cher Arthur,

vous allez trop loin; croyez-moi ce n'est pas là un prosélyte...

— Laissez parler monsieur, interrompit Henri, avec une dignité qui fut sentie, je ne crains pas la vérité: on m'apprend chaque jour à ne rien craindre!...

—Vraiment?... dit le jeune décoré avec ironie, est-ce le révérend M. de Damas, à qui est confiée pareille besogne ou bien monseigneur de Tharin? Sur mon honneur, à pareille école, il faudra des dispositions pour devenir un Henri IV!...

Les yeux d'Henri brillèrent d'émotion: L'insulte lui était jetée par un Français. Après une pause, il répondit:

—Je ne sais quel sort m'est réservé; l'homme aux soins duquel ma vie est con-

fiée, ne me donne que des leçons d'honneur; si vous vous croyez le droit de m'en donner de semblables..., vous n'avez pas encore commencé!...

Les trois étrangers échangèrent un regard, et le plus âgé dit à voix basse :

—Je suis honteux d'être ici!... Mais le plus jeune des trois persistant, fit un pas vers le jeune prince, et croisant ses bras sur sa poitrine lui dit :

—Ici, seul et sans défense, qui m'empêcherait de te prouver, enfant, que tu es fait de la même matière que le dernier des enfans de cette belle France d'où j'ai contribué à te chasser?... Vois-tu cette croix?... (Et il montrait son ruban d'azur:) C'est la récompense que j'ai gagnée en te

combattant, toi et les tiens !... la croix de juillet !...

Et par un mouvement brusque et que ne purent prévenir ses compagnons, il saisit le bras du jeune Heuri assez fortement :

— Regarde-moi, n'as-tu pas peur maintenant ?...

— Non !... répondit froidement le petit fils d'Henri IV, sans que ses traits eussent changé d'expression, et je ne pensais pas que semblable question pût m'être adressée par un Français !

Le décoré de juillet fit un mouvement de surprise, et son sourire prit un caractère presque bienveillant.

A cet instant s'élança sur le lieu de cette

scène, inquiet et alarmé, le guide fidèle de notre Henri. Ces étrangers, leur air singulier, tout contribuait à peindre dans ses yeux, la défiance et le soupçon : Il n'avaitpourtant rien entendu.

Il avait eu beaucoup de peine à atteindre les fleurs qu'il venait de chercher; enfin il les apportait. Henri s'en saisit avec empressement. Son amisalua les étrangers d'une inclination de tête, la décoration du plus jeune avait dû froisser ses souvenirs.

Le Poney s'était relevé de sa chute et n'y pensait plus. Le montagnard l'avait brossé avec grand soin et tenait l'étrier. Henri monta légèrement, et semblait avoir oublié la scène affligeante qui venait de se passer.

Pendant ce temps le jeune décoré de juillet semblait combattre avec lui-même et ne pouvait maîtriser une secrète et profonde émotion.

Cependant comme ses fleurs n'étaient pas liées ensemble, Henri demanda à l'Écossais quelques longues herbes pour les réunir en un seul bouquet.

Alors, au grand étonnement de tous, s'avança inopinément, et, comme après un grand effort, le décoré de juillet; ses traits s'étaient anoblis d'une gravité d'homme; sa contenance était triste et respectueuse; il se découvrit :

—Monseigneur, dit-il, permettez-moi de vous offrir le lien qui vous est nécessaire?...

Et il arracha de sa boutonnière le ruban qui la décorait :

— Vous êtes un noble prince, ajouta-t-il à voix plus basse, oui un noble prince... Et puisse votre avenir être aussi beau que je le souhaite!...

Puis se tournant vers l'ami de notre Henri :

— Monsieur, dit-il, je viens de me conduire en fou!... et votre élève en homme!... Avant une semaine, j'aurai revu la France, on y saura comment vous l'élevez!... C'est une grande tâche : elle ne pouvait être confiée à meilleures mains!...

Et avant que personne eût pu mêler un mot à ce tableau, il avait saisi la main d'Henri, l'avait couverte d'un long baiser,

puis, après un signe, les trois étrangers avaient disparu.

Henri et son ami gardèrent le silence sur cette aventure bizarre.

L'auteur de ces nouvelles entendit le détail de celle-ci au dernier bal de l'Opéra. C'était le jeune décoré de juillet lui-même qui, dans une loge, la racontait à un de ses amis; celui-ci partageait toute l'émotion du souvenir. L'auteur des *Veillées* les suivit du regard quand ils se levèrent pour aller se mêler à la foule des promeneurs. Le décoré de juillet avait un maintien plein de dignité et quoique très-jeune, semblait déjà un homme fait.

Tout en lui était changé :

La boutonnière de son habit élégant ne portait plus le ruban d'azur.

LE CHOUAN.

LE CHOUAN.

L'HEURE des leçons était passée ; mais la journée froide et pluvieuse n'offrait qu'une triste récréation. Henri regardait les nuages amoncelés et rapides, à travers les grandes vitres et soupirait de temps à autre. Un rayon de soleil eût suffi pour ranimer cette jeune imagination, mais le

ciel de l'Écosse était dans un de ces jours trop ordinaires, à ce climat; il devait être, jusqu'à la nuit, sombre et terne et c'est là justement ce qui décourageait notre Henri. Le vent qui soufflait en gémissant dans les longs corridors, ajoutait à ce moment quelque chose de lugubre et d'accablant.

Dans cette disposition, le plus petit événement eût été bien accueilli; mais il n'y avait pas l'ombre de l'espoir que le moindre fait remarquable vînt à rompre cette monotonie de pluie glacée tombant sans relâche, et de vent soufflant dans le vieux château toujours sur le même ton plaintif et portant l'engourdissement.

La veille encore, un étranger était venu visiter le royal asile et y avait passé quel-

ques heures, mais il avait dû repartir, et puis son aspect était triste, quoiqu'il vînt de France. Henri ne songeait à lui que pour plaindre les malheurs dont il avait fait le récit; et ce récit avait été long et chargé d'affliction. L'étranger avait passé par la Vendée.

Le nom de cette terre héroïque et son souvenir n'étaient pas faits pour égayer une jeune ame déjà disposée à une mélancolie si naturelle pour l'exil. Des pensées douloureuses se succédaient sans s'attiédir, et c'est ainsi que notre Henri apprend à devenir un homme en faisant l'expérience si rude de la réflexion dans le malheur.

Il était appuyé dans l'embrasure de la vieille croisée et n'entendant plus, ne voyant

plus, rêvait.. rêvait bien douloureusement.

L'heure s'écoulait et il n'avait pas changé de place; il y avait dans cette fixité réfléchie, dans ce sentiment profond d'une destinée cruelle tout ce que nous pourrions désirer, nous qui donnerions nos vies pour sa fortune et sa gloire. Il y avait de quoi doubler notre confiance et notre espoir : notre jeune prince apprenait à penser!..

Un bruit de pas se fit pourtant entendre à l'entrée du salon d'étude, les portes s'ouvrirent avec bruit : deux personnes entrèrent et n'étaient plus qu'à deux pas de la fenêtre où se tenait Henri, que celui-ci n'avait rien entendu. Son nom prononcé par une voix connue l'éveilla enfin :

il tressaillit comme sortant d'un songe interrompu, et au même instant ce gracieux sourire, ce sourire de bonté qui tient de Caroline et d'Henri IV se répandit sur ses traits, leur donna une nouvelle vie; notre Henri ne souffrait plus.

— Monseigneur, dit l'ami qui venait d'entrer; nous devons quelque chose à cette pluie que vous regardiez si tristement tomber; monsieur nous reste et ne partira que demain.

C'était l'étranger de la veille. Il devait être sûr d'être bien accueilli. Aussi, ce fut-il sans surprise qu'il entendit les gracieuses paroles qui lui furent adressées.

— Je n'ai plus un regret de cette vilaine journée, puisqu'elle nous rend un ami si

dévoué ; et c'est bien aimable à lui, quand il lui reste quelques heures, de ne pas nous oublier !

Le foyer brillant et l'air un peu froid du salon, invitaient à se rapprocher de la cheminée. Des siéges furent donc apportés et il s'engagea une de ces conversations qui perdent à être reproduites, mais dont l'intérêt et la sombre couleur ne peuvent entièrement s'effacer.

Henri désirait ramener l'étranger sur les récits de la veille quoiqu'ils fussent sombres et douloureux ; il était dans un de ces jours ou les vives saillies, les plaisanteries joyeuses fatigueraient bien plutôt qu'elles ne seraient agréables. Quand le cœur de l'homme est triste, il lui faut de

la tristesse jusqu'à ce qu'elle surabonde; c'est un charme qui pèse sur lui et qu'il craint de détruire. C'est une inexplicable magie!...

Les questions du jeune prince roulèrent donc sur les misères glorieuses de ce peuple de *géans* à qui sont prodigués aujourd'hui l'insulte et la persécution. Les noms des victimes furent bien des fois prononcées, et les larmes qui roulaient dans les yeux d'Henri valaient bien des panégyriques, et assurément plus qu'une place au Panthéon. Il demanda surtout des détails sur l'affreux assassinat de ce noble jeune homme à qui aucun parti en France n'a osé jeter un tort après l'horrible guet-apens dont il fut victime : et l'étranger en-

fit le récit souvent interrompu par les regrets et l'indignation bien naturelle de ses auditeurs.

— Il faut avoir connu M. de Bonnechose, dit-il avec cette forte énergie d'un enfant de l'Ouest, il faut l'avoir connu pour parler de lui et de sa mort. Seul, il s'est chargé de démentir l'infâmie versée sur le soldat qui ne changea jamais de cocarde, qui n'a pour uniforme qu'une veste de paysan, et pour arme victorieuse contre des batteries foudroyantes qu'un bâton. Mon sang s'allume et brûle furieux lorsque j'entends une lâche calomnie aboyer de loin au brave qui ne vit que dans les dangers et les privations. Il faut l'avoir vu de près ce *chouan* que l'on re-

présente aux vieilles femmes de France comme un être qui n'a rien d'humain !

Brave et bouillant au combat, généreux après la victoire, oubliant la défaite dans l'espoir du lendemain, n'est-ce pas là le même caractère que vous retrouvez dans le Français de tout les siècles?...

Un homme qui réduisit les *chouans* à la paix, mais à une paix glorieuse, avait compris ce peuple et était digne de le comprendre! Napoléon, assis sur le trône de saint Louis, admirait la fidélité de ces hommes de fer aux princes légitimes que son auréole de gloire n'avait pu leur faire oublier. Aussi de sa part ne leur vint-il aucune injure; le héros respecta l'héroïs-

me !... Et maintenant le *chouan* a retrouvé ses calomniateurs !... cela devait être.

On traque, on tue le jeune homme qui refuse d'aller joindre un drapeau qui n'est pas le sien et qu'au premier coup de fusil ses souvenirs, ses sentimens secrets, intimes, consciencieux lui feraient abandonner.

On traque, on tue, celui-même qui reste en repos, parce qu'il a plaint hautement ses frères, parce qu'il les a secourus en leur donnant du pain, en cherchant à leur être utile et les consoler.

Tel fut en effet le crime de M. de Bonnechose.

Noble enfant, qui n'as jamais connu des guerres civiles que ce qu'il y a de généreux

et de touchant dans un culte du cœur voué à de grandes infortunes!...

Depuis quelques jours les bruits les plus sinistres se répandaient dans le département de la Vendée. On avait vu des espions se glisser dans les villages et trahir, malgré leurs ruses, leur infâme incognito. Une défiance générale s'était emparé des paysans, et chacun rentré dans sa chaumière avant le coucher du soleil restait paisible, fort de cette pensée intime, si profondément gravée dans le droit des gens, que le domicile d'un citoyen ne peut être violé.

La soirée était très-avancée; toute la famille d'un brave fermier s'était réunie autour du foyer de la plus grande chambre et s'entretenait tristement des maux qui

menaçaient le pays. Les jeunes gens exprimaient d'amères pensées ; les femmes prêtaient une oreille effrayée au moindre bruit qui se faisait entendre au dehors ; le fermier, seul homme grave, atteignant la cinquantaine, mais encore robuste et fier, conservait un assez grand calme en apparence. Le seul signe qui décelât parfois une émotion plus forte que sa volonté était la contraction de son front large qui se plissait de temps à autre sous ses cheveux noirs et épais.

Une porte de l'intérieur de la ferme s'ouvrit enfin, et un jeune homme aux traits nobles et affectueux, entra dans la pièce commune. Sa taille était charmante ; il touchait à peine un âge d'homme et ce-

pendant une assurance modeste répandue sur tout son maintien, présageait un bel avenir... Peut être un de ces héros formés sur le modèle des La Rochejaquelein, des Cathelineau. C'était M. de Bonnechose.

Le fermier se leva rapidement, et son sourire franc bannit en faveur de son hôte, les soucis qu'il cherchait vainement à renfermer en lui-même.

—Hé! bien notre maître, dit-il, en prenant vivement la jeune main qui lui était tendue, votre sommeil vous a-t-il fait du bien?... Êtes-vous un peu reposé?...

—Il m'eût été difficile de dormir, répondit le jeune homme, avec une franche expression de cordialité, quand je pensais

que vous veilliez pour moi, vous, mon brave ami, qui avez tant besoin de repos!...

— Avec l'aide de Dieu, monsieur, je puis me passer de sommeil, quand il s'agit de rendre service à de braves gens. Mais tenez!... mangez un morceau, si vous m'en croyez, et le reste de la nuit vous paraîtra meilleür!...

A ce moment les chiens de la ferme aboyèrent au dehors avec violence. Le fermier tressaillit:

— Que craignez-vous? dit M. de Bonnechose.

— Rien, not' maître, répondit le paysan en baissant la voix et sans rien perdre du flegme de sa physionomie caractérisée; oh! rien, mais il me paraît étrange d'en-

tendre aboyer de cette force mon vieux César : il faut que ce ne soit pas un habitant du pays qui rôde à cette heure, il les connaît tous; le gars a le nez fin!...

Les aboiemens de César devenaient furieux. Minuit sonna de la vieille pendule du fermier.

Alors se leva un garçon de ferme qui entr'ouvrit une fenêtre avec précaution, après quoi il dit :

— Défiez-vous, père Goureau, m'est avis que les *rouges* ne sont peut-être pas loin. J'ai vu remuer quelque chose dans l'ombre de la grange, y a quelque manigance de démon qui se trame!...

La terreur s'empara des femmes, mais le fermier Goureau leur imposa silence et

les envoya dans la pièce voisine. Cependant M. de Bonnechose ne pouvait croire à une embuscade et disait à ces braves gens :

—Vous vous trompez assurément : si l'on voulait m'arrêter, il y a long-temps que ce serait fait; je ne me suis pas caché ! et si l'on vient ici, il faut ouvrir les portes. Vous connaissez aussi bien que moi le motif qui m'amène chez vous. Je viens chercher de l'argent pour une femme qu'on a forcée de fuir, une femme que vous respectez tous... Mais ni vous, ni moi, ne conspirons !... On ne peut donc m'arrêter comme conspirateur !...

Le garçon de ferme murmurait entre ses dents :

— Ma foi de Dieu !. . les *rouges* et les *bleus*, dont parle quelquefois le maître, sont de la même famille : Et je serais un saint que je ne m'y fierais point !

Le fermier réfléchissait pendant ce débat et plus d'une fois il secoua sa chevelure brune en signe d'indignation ; puis tout à coup semblant avoir pris un parti décisif, irrévocable, il s'écria :

— A la garde du ciel, not' maître, ce qui doit arriver, arrivera. Comme dit notre garçon Louis, les *rouges* commencent à ressembler fièrement aux bleus. Et ce matin encore sur la place de Montaigu, j'en ai entendu quelques-unes qui ne m'allaient pas trop. Mais enfin ça m'est égal, pour ce qui regarde le quart d'heure ; et

il faut que nous en finissions!... Allons!... v'la encore mon vieux César qui fend l'air avec sa voix d'enrhumé!... Pauvre bête à coup sûr, il ne sent pas les nôtres; encore une fois, je vous le dis, le gaillard a le nez fin!... Louis, mon garçon, défais la barre de la porte!... Je vas aller faire le tour par le verger...

Ici M. de Bonnechose voulut interrompre le Vendéen; mais celui-ci le repoussa doucement.

—Laissez faire, monsieur, laissez faire!... Je connais l'endroit, moi, et il faudrait qu'ils fussent de bonne race pour vous dépister une fois que j'aurai vu le chemin que vous pouvez prendre?

— Que voulez-vous dire?...

— Mon Dieu, not' maître, je veux dire qu'il vous faudra changer de logement pour ce soir, si ce sont ceux que je soupçonne, et v'la tout!... trois ou quatre heures que vous passerez dans la bruyère ne vous feront pas de mal et demain matin nous boirons gaîment à leur santé, quand ils seront partis!...

— Mais pourquoi m'éloigner comme si j'étais coupable?... les lois du pays me protégent!...

— Tenez, not' maître, interrompit le paysan, défunt mon général (quand je faisais partie de la brave division des Sables), ce bon M. Nicollon des Abbayes, nous disait dans un temps où il se donnait dans ce pays plus de coups de fusils

que de poignées de mains : le courage est bon, mais la prudence vaut quelque chose!.. Et je dis pourtant que l'odeur de la poudre ne lui faisait pas peur, à celui-là!... Ainsi suffit, restez-là not' maître. Je vas et je reviens !...

Puis avec ce flegme qui caractérise l'habitant de l'Ouest qui n'est pas échauffé par le combat, il sortit tranquillement et referma la porte sur lui.

Un vent violent s'était élevé depuis quelques instans, M. de Bonnechose n'entendait rien au dehors que le bruit des arbres qui pliaient sous l'ouragan. Un silence profond régnait dans l'intérieur de la ferme.

Tout à coup l'explosion d'une arme a

feu se fit entendre, et le vent apporta à la famille du fermier un gémissement douloureux. Alors rien ne put retenir la femme de Goureau, elle sortit de la pièce où elle s'était retirée et chercha un instant des yeux dans la salle où était resté M. de Bonnechose : puis, comme si une affreuse vérité eût jailli pour elle, ses traits prirent une expression effrayante, et elle s'écria en s'élançant dehors :

— Ils ont tué mon mari !...

Le vent qui soufflait, entrant avec violence par la porte qu'avait laissée ouverte la malheureuse femme, éteignit la lampe qui éclairait la pièce où tout le monde était dans une stupeur et une inquiétude qu'il ne m'est pas donné d'exprimer.

Alors rentra échevelée et la voix horriblement changée par les sanglots, la femme de Goureau. Elle tomba sans force et l'on entendit l'atroce vérité :

On avait tué son mari.

Nul ne put voir les traits du jeune homme pour lequel la vie d'un honnête homme venait d'être si affreusement sacrifiée. Mais, avant qu'une pensée eût pu succéder à une autre, M. de Bonnechose s'était élancé : on entendit des voix brusques crier un : *qui vive?*... puis celle du jeune homme qui s'élevait tonnante et flétrissait les assassins... enfin une autre voix qui cria : *c'est lui!*...

Deux coups de feu partirent : la même voix dit :

— Le sergent est mort!...

Et celle du jeune homme répondit glorieuse et touchante.

— Pauvre veuve, j'ai vengé ton mari!...

Ensuite eut lieu un feu de file dont la lumière éclaira un instant la scène :

M. de Bonnechose était tombé mutilé.

Il n'était pas mort encore ; ses plaintes arrivaient à la ferme, elles se mêlaient aux menaces des soldats.

La veuve de Goureau s'arrachant à ses enfans désolés, ne crut pas son sacrifice terminé. Ce fut elle qui, écartant les soldats, vint secourir la nouvelle victime, et quand M. de Bonnechose lui dit avec douceur :

— Allez à votre mari, pauvre femme,

laissez-moi, de grâce, je vais mourir..»

Elle répondit avec un calme héroïque.

— Mon mari est mort; il n'a plus besoin de mes soins; je ne vous abandonnerai pas!...»

Ici le récit de l'étranger fut un instant interrompu par le saisissemeut de ses auditeurs. La réponse de la pauvre veuve était sentie : Rome et Sparte ne nous ont pas conservé de plus belles paroles; le cœur d'un jeune prince français devait battre de fierté à ce noble cri d'une Française.

L'étranger continua :

—Le prisonnier mourant fut enlevé grâce aux secours de la pauvre veuve. Elle suivit à pied la charrette qui le portait au prochain village où il arriva expirant.

Là M. de Bonnechose fut déposé sur la pierre d'un cachot. Un lit eût été une dérision pour un cadavre. Deux hommes étaient à côté de lui ; l'un la plume et l'écritoire en main : c'était l'homme du pouvoir; l'autre lui tenant le bras et comptant les minutes qui lui restaient à vivre : c'était le médecin. Cependant l'homme à la plume interrogeait, penchait sa tête sur le prisonnier pour saisir sa parole plus faible qu'un souffle, mais il interrogeait en vain, et des gestes d'impatience prouvaient son regret que la *besogne* fût si avancée.

Le mourant ne prononça qu'un mot intelligible :

— Un prêtre!...

Ce n'était pas ce mot qu'attendait, qu'é-

piait, que convoitait l'homme du pouvoir, aussi fit-il un saut en arrière, comme au sifflement d'un aspic.

Et le médecin déclara qu'en vérité au prêtre seul restait quelque chose à faire.

Le ministre de paix fut introduit, il s'agenouilla sur les dalles froides auprès du mourant. Puis on n'entendit plus que des paroles consolantes mêlées à des plaintes douloureuses; enfin un dernier râle, une dernière bénédiction, un effort puissant du mourant : et ces paroles qui retentirent éclatantes :

— Mon Dieu!... je leur pardonne, ayez pitié de moi!... pitié pour la France!... bonheur et retour pour notre Henri, *le bien-aimé.*

L'homme du pouvoir qui était sorti pendant cette scène, rentra alors avidement, mais le prêtre d'une voix solennelle :

— Respectez la mort, monsieur, vous n'avez plus de prisonnier!...

M. de Bonnechose avait cessé de souffrir.

Le lendemain, aucune feuille révolutionnaire n'osa calomnier la mémoire du jeune *chouan*. Mais les rigueurs et les poursuites dirigées contre ses amis désolés ne cessèrent point. Cet horrible meurtre ne pouvait avoir son repentir!... »

L'étranger finit ici son récit et semblait accablé sous ses souvenirs.

Notre Henri souffrait vivement, et pour-

tant il attachait un grand prix à ce qu'il venait d'entendre :

— Mes amis, dit-il, les yeux brillans d'une émotion touchante, et la voix altérée, mais pénétrante de sincérité : mes amis !... que ne puis-je au prix de ma vie rappeler ceux qui sont morts !...

Puis il ajouta, la main noblement posée sur son cœur :

— Un siècle de puissance ne paierait pas à ceux qui restent tout ce que je dois à ceux qui ne sont plus !...

SAINT-CYR.

SAINT-CYR.

Tout avait pris un air de fête dans l'Ecole royale et militaire de Saint-Cyr. c'était au mois de juillet 1830 ! La blanche et glorieuse bannière des héritiers de saint Louis, flottait sur les jeunes têtes de ces enfans élevés pour la défense de la patrie. Leurs rangs étaient alignés ; leurs

armes brillantes, et dans tout ce maintien de jeunes hommes sous l'uniforme, rien n'était à regretter pour la précision, et cette fierté silencieuse qui signale de plus vieux guerriers. Toutes les fois que le vent déroulait les plis de l'étendart royal, on voyait briller, au beau soleil de cette journée, ces fleurs de lis d'or pour qui Condé réunit tant de gloire et devant lesquelles était tombé si récemment le croissant des mosquées d'Afrique. Encore quinze jours et ce signe d'honneur devait être proscrit, sa gloire oubliée, son souvenir insulté. Ce jour-là au moins pareille pensée ne se présentait à aucun de ces élèves-soldats, si francs et si sincères, ils attendaient dans une joie impatiente celui

qui devait un jour les commander ; celui à qui quelques semaines plus tard ils devaient offrir en pleurant leur sang et leurs vies : Henri, duc de Bordeaux, petit-fils de France !..

Les tambours roulaient bruyamment dans les cours ; les clairons faisaient entendre leurs fanfares : c'était une ivresse, un enthousiasme, un bonheur qui marquent dans toute une vie, et ne sont jamais oubliés.

Midi sonna de la grande horloge de l'Ecole. Un bruit de voiture et d'escorte militaire se fit soudain entendre ; un adjudant accourut et prévint le gouverneur qui s'avança précipitamment :

Puis les tambours battirent aux champs.

les commandemens militaires furent échangés se mêlant au bruit éclatant des trompettes; les élèves restèrent fixes et immobiles; le drapeau blanc s'inclina:

Le petit fils d'Henri IV, était devant le front de bataille et souriait, rougissant de plaisir; il se découvrit gracieusement et des voix jeunes et mâles poussèrent une longue et guerrière acclamation.

Henri se promena long-temps dans les rangs; s'arrêta souvent pour interroger le général-gouverneur, adressa quelques paroles gracieuses aux vieux adjudans, dont les décorations et les cicatrices attestaient une longue suite de services et de combats; puis il vint avec ses officiers faire, de nouveau, face aux compagnies, et là,

transmit plusieurs fois lui-même, le commandement de l'exercice. Les manœuvres furent exécutées avec un ensemble et une perfection qui étonnaient les aides de camp du Prince, et auxquelles il applaudit plusieurs fois avec un discernement précoce, bien fait pour lui dévouer cette jeune élite fière, à juste titre, de son jeune commandant.

Après quelques instans de repos, pendant lesquels le Prince se fit donner de longs détails sur l'école et la vie régulière de ces jeunes gens, qu'il appelait bien franchement : ses *camarades,* un roulement se fit entendre encore ; les armes scintillèrent de nouveau, et les compagnies

reprirent soudain leur silence et leur immobilité.

Le général-gouverneur, invita le Prince à s'éloigner d'une assez grande distance; on allait faire l'exercice à feu. Cette manœuvre fut aussi bien exécutée que les premières; mais lorsque les premiers feux commencèrent et que les nuages de fumée vinrent couvrir le duc de Bordeaux et sa suite; cette odeur si puissante fit son effet. Henri avança d'abord de quelques pas, puis de plusieurs autres, il courait vers les rangs plutôt qu'il ne marchait.

Le général crut devoir représenter que son *altesse* avait tort et que le bruit et la fumée pourraient l'incommoder. A quoi notre Henri répondit avec un accent bien

Français et une impatience qui vous eût ravi :

— Hé, monsieur, mon *altesse* ne craint pas la fumée de la poudre et ce bruit-là ne l'incommodera jamais!...

Ces paroles ne furent pas oubliées. Elles circulèrent dans toutes les bouches et dévouèrent plus d'un cœur de ce dévouement de vie et de mort que les révolutions ne peuvent entamer, qu'elles scellent au contraire d'un cachet d'immuabilité.

La petite guerre suivit donc son cours sous les yeux du jeune prince : L'attaque et la défense furent également bien soutenues. Les retraites, les surprises, les combats particuliers, excitèrent plusieurs fois les bravos d'Henri, et quand la dernière

mousquetterie eut cessé, l'expression du regret se peignit sur ses traits.

Noble enfant, que celui à qui il faut des jeux de guerre ; pour parfum l'odeur de la poudre ; pour musique le tambour qui bat la charge et le mousquet qui tonne ! à celui-là quoi qu'on en puisse dire ne peut manquer un grand et glorieux avenir !

Les compagnies défilèrent en ordre ; le blanc drapeau s'inclina encore une fois. Puis les rangs se rompirent et les compagnies déposèrent leurs armes. Les jeunes soldats redevinrent élèves et rentrèrent en bon ordre dans les classes. Ce fut une nouvelle visite pour le prince, et le général-gouverneur désira qu'il fît lui-même quelques

questions tant sur l'histoire que sur la géographie.

Henri s'en acquitta avec grâce et modestie, et témoigna plusieurs fois son plaisir de voir ses *camarades* si bien instruits. Mais à son tour, par une inspiration qui fut comprise et qui méritait de l'être, il déclara vouloir aussi qu'on l'interrogeât, il le demanda même comme une faveur, désirant, dit-il, qu'on vît bien qu'il étudiait de son côté pour devenir, comme ses jeunes camarades, un bon officier français.

Quelques représentations lui furent faites à ce sujet ; mais il faut bien dire qu'il n'en tint pas compte et articula assez nettement un : Je le veux !

Il désigna lui-même un jeune homme qui s'était presque toujours tenu à l'écart, mais qu'il avait remarqué cependant au milieu des évolutions de la petite guerre, pour son sang-froid, sa précision et sa promptitude à profiter des maladresses de l'ennemi. Ce jeune homme parut étonné d'être choisi. Sa figure naturellement mélancolique s'anima légèrement, et après avoir un instant hésité, il se leva et posa ses questions : Elles avaient trait à l'histoire et à l'histoire du pays.

— Quel est, dit-il d'abord, le règne des souverains français, auquel son altesse accorde le plus de gloire militaire.

— A celui de Napoléon, répondit le prince, sans hésiter.

Le général-gouverneur fit un mouvement et l'on entendit un brave officier de la suite du prince lui dire assez vivement :

— Si monseigneur apprend l'histoire, c'est pour la savoir toute.

Et le jeune élève continua :

— Quelles sont les batailles les plus remarquables de l'Empire?

— Austerlitz, Yéna, Marengo.

— Quel est le général que son altesse préfère dans les soutiens de Napoléon?...

— Bertrand, parce qu'il lui fut fidèle jusqu'à la mort!...

Le jeune élève était trop ému pour con-

tinuer : il voulut balbutier un éloge, mais il s'assit avant d'avoir achevé.

Alors Henri demanda son nom, ce qu'il était, ce qu'était sa famille, et le général lui apprit à demi voix que c'était le fils d'un officier supérieur, tué à la dernière bataille de l'Empire contre les alliés. Le prince devint pensif, et lorsque les classes se vidèrent, et que les derniers élèves passèrent devant lui pour aller prendre le repas qui les attendait, ils s'avança par un mouvement que nul n'avait prévu, et prenant la main du fils de l'officier de l'Empire, il dit avec une vivacité touchante :

—Parmi les plus grandes batailles, j'ai oublié la plus glorieuse, celle de Water-

loo!... Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas?...

Tout ce qu'un cœur jeune et bien placé peut contenir de générosité et de nobles sentimens, éclaira soudainement les traits de l'élève de Saint-Cyr ; il saisit avec une brusque tendresse la main du jeune prince, la porta à ses lèvres qui la pressèrent, et s'échappa sans proférer une parole.

Henri vint aussitôt faire le tour des longues tables auxquelles s'était rangée toute l'école. Des brocs de vins furent apportés; des rasades versées, puis les acclamations, les santés, les élans de joie et d'amour ébranlèrent les vitreaux de la vaste salle; le jeune prince désira lui aussi, vider un verre en l'honneur de ces braves

jeunes gens. Une bouteille de vieux vin de choix, et une magnifique coupe de cristal avaient été préparées à cet effet; mais Henri repoussa l'une et l'autre, et s'emparant du verre de l'élève le plus près de lui, il le pria de lui donner un peu de vin de son broc; l'élève obéit avec joie, et Henri après avoir bu à l'école, au milieu des cris d'enthousiasme et de reconnaissance rendit le verre à son jeune échanson en lui disant :

— Je suis presque sûr que vous ne craindrez pas de boire après moi!...

Puis il ajouta avec un sourire plein de finesse :

— On dit que la pensée du dernier qui a bu reste au fond du verre pour celui qui

doit boire après lui ; mais je ne crains pas l'épreuve..... vous y verrez que je vous aime bien! ..

Ces mots furent répétés et ils devaient l'être ; ils furent compris et appréciés.

Le silence régna enfin et un jeune élève (M. de Chollet) se leva et chanta une cantate, qu'il avait composée, pleine d'une poésie guerrière et chaleureuse, et de nobles sentimens. Il célébra la gloire de Henri IV et de son drapeau, puis il prédit à son jeune petit-fils, des combats et des victoires, et cette prédiction fut accueillie par des acclamations et des vœux d'amour qui firent battre le cœur de notre Henri, et amenèrent dans ses yeux des larmes brillantes de plaisir et de reconnaissance.

C'était une surprise bien digne de lui, et qu'il regrettait de n'avoir pu prévoir.

On le vit un instant chercher autour de lui avec préoccupation ; puis une idée heureuse, inspirée, lui jaillit comme un trait de lumière, il fit un geste et un officier s'approcha : Henri lui parla bas avec vivacité, et l'officier s'inclinant en signe d'obéissance disparut au même instant.

Il ne tarda pas à reparaître ; il était accompagné d'un vieux soldat de la garde royale décoré de la Légion-d'Honneur, au bras duquel brillaient trois chevrons. Ce brave homme tenait en main deux épaulettes de grenadier, d'une belle laine pourprée et il s'arrêta fixe et immobile devant le jeune prince, la main respectueusement

posée à son bonnet à poil.

— Avez-vous porté ces épaulettes, mon brave? demanda le duc de Bordeaux.

— Oui, mon prince, mais elles sont encore propres et comme neuves!... Mais votre Altesse n'a qu'à dire, j'en irai chercher au magasin!...

—Non! non!... dit Henri avec vivacité, elles ne vaudraient pas celles-là.

Puis, prenant les épaulettes des mains du vieux soldat, il les porta lui-même à M. de Chollet, et lui dit avec une grâce noble que nous ne pourrions rendre :

— Tenez, Monsieur, ces épaulettes ont été portées par un brave ; elles ne perdront pas à changer de maître; quand on a de

si belles pensées que les votres, on ne peut être capable que de belles actions.

Le jeune élève se para sur-le-champ, du présent si honorable qui lui était fait et jamais général ne posa sur ses épaules, avec plus de bonheur, les insignes du commandement.

Quant aux vieux grenadier il fut dédommagé, comme on doit le penser; et le brave homme, témoin de cette scène qu'il sentait plus vivement que bien d'autres aux uniformes à broderie, ne put contenir son émotion. Plus d'une larme qu'il cherchait en vain à renfoncer, ruissela malgré lui de sa joue brunie sur sa vieille moustache grise, et quand il eut rejoint ses camarades, il ne répondit à toutes

leurs questions que par le juron le plus expressif de tout son répertoire, auquel il ajouta :

— Si je voyais souvent ce petit homme, je finirais par devenir bête comme un tremblement !...

De quoi les camarades conclurent que jamais *l'ancien* n'avait été plus content de sa vie ; et leur opinion sur ce point fut entièrement confirmée quand le soir dans la chambrée, le vieux *grognard* fit entendre cette prière :

— Encore quelques années, mon Dieu, pour ton grenadier du 3e ; qu'il puisse seulement brûler deux amorces, sous les yeux du petit homme, contre ces païens d'Anglais, ou même encore, les Autri-

chiens, les Bédouins et autre bétail de même calibre!... amen!...

Mais revenons à l'école :

Le duc de Bordeaux était dans la grande cour au milieu des élèves, leur parlant, se mêlant à leurs jeux, quand la fin du jour s'annonçant, il fallut songer au retour. Les regrets de tous furent sincères, et Henri demanda au général-gouverneur une dernière faveur : la liste de tous ses jeunes camarades, afin, dit-il, de se retrouver encore le lendemain avec eux en souvenir, et de bien retenir leurs noms pour ne jamais les oublier. Cette liste lui fut apportée et après l'avoir serrée avec soin :

—Mes amis, dit Henri, au moment du

départ, toutes les fois que j'ai un assez grand nombre de bons points de mes professeurs, j'ai le droit de choisir ma promenade..... Comme je vais travailler, maintenant que je vous connais!...

Il partit après ces adieux :

Pendant plusieurs jours le souvenir de cette visite occupa toutes les jeunes têtes de Saint-Cyr. On se rappelait tous ces mots si gracieux si pleins de bonté, venus sans efforts et naturellement. On se les répétait; on se disait qu'il ressemblerait à Henri IV. On voyait déjà son règne et bien des rêves de gloire et d'honneur s'envolèrent sous les voûtes de la royale école.

Braves jeunes gens, ils devaient le revoir : leur Henri, leur jeune et auguste

camarade, mais plus, comme ce jour là, joyeux et entouré des vœux de tout un peuple.

C'était à St-Cloud qu'ils se rencontrèrent quinze jours après cette visite touchante, ces élans du cœur si bien sentis, si franchement exprimés!...

Nous les avons vus ces élèves soldats, au bruit du canon rebelle, venir se ranger au poste de la fidélité et de l'honneur. Tristes, mais fiers et dévoués, ils tenaient une glorieuse place près des rangs de cette noble garde-royale dont les sacrifices et les efforts sont gravés, en lettres immortelles, dans les fastes de notre histoire. Les vieux soldats regardaient avec respect ces jeunes gens à peine sortis de l'enfance,

venant porter leurs vies à la famille de leur roi. Tous se serraient auprès de leurs pièces, dans un maintien imposant et martial; et leurs mèches allumées s'agitaient dans leurs mains, en signe de noble impatience, toutes les fois que la canonnade de Paris arrivait jusqu'à eux.

Dévouement qui devait être inutile, mais qui ne peut être oublié; braves jeunes gens ils conservèrent religieusement le souvenir de cette triste journée; lorsqu'arriva le moment de prêter un serment à un autre, ils quittèrent l'École par centaines, apprêtant ainsi à rougir à tant de consciences chamarrées..... Aucun d'eux n'avait oublié la *visite à Saint-Cyr!*...

Alger.

ALGER.

Les journaux de France et de l'étranger arrivent au chateau des anciens Stuarts, et ne croyez pas qu'ils viennent là, charmer la solitude des exilés. Plus d'une fois, ils ajoutent à cette coupe amère d'afflictions

et d'incroyables rigueurs, offerte à cette famille depuis un demi-siècle. Ce qui pourrait apporter une ombre de joie à de si longs malheurs, ce serait la prospérité de cette France si regrettée, si ingrate, si punie de son ingratitude. Oui, vainement s'élèveraient, pour nous démentir, toutes les voix gagées par les puissances révolutionnaires; tous ceux qui sont restés froids dans cette lutte affreuse qui a brisé un trône de huit siècles et n'a eu d'autre résultat qu'une misère inouie pour ce peuple qui s'est battu et qui mendie mutilé, tandis qu'il gagnait autrefois plus que de l'aisance avec ses deux bras; tous ceux, dis-je, qui par indifférence pour ce grand choc, égoïsme ou peur, sont restés muets

et inactifs, sont forcés aujourd'hui de choisir une ligne, et le plus grand nombre atteste hautement que la famille exilée voulait le bonheur de la France, qu'elle le fît jusqu'à l'époque de sa chute, et souffre en ce moment à la vue des maux qui pèsent sur cette même France, sans espérance de fin ou d'allégement.

Remarquez qu'il n'y a qu'une classe d'hommes qui s'élève encore contre la dynastie en exil. Les organes périodiques de cette opinion vous sont connus; sans avoir assisté au marché, vous savez qu'ils sont vendus au pouvoir, que le prix a été touché, qu'ils devraient être estampillés du chiffre du maître; vous le savez de cette

conscience qui fait prononcer au jury son verdict, quoiqu'il n'ait pas été témoin du fait lui-même ; vous le savez, comme vous savez que le dernier des Condés a péri assassiné!..Qui ajoutera foi maintenant à ces calomnies dont chaque mot a été couvert d'une pièce d'or?... Qui consentira à jouer lâchement le rôle de dupe devant ces hommes à qui le premier Français venu, a le droit de dire hautement :

— Combien vous a-t-on donné pour ces infâmes mensonges?... Combien feriez-vous donc payer la vérité?...

J'aime bien mieux ces adversaires honorables que peuvent égarer de faux systèmes, des pensées romaines qui ne peu-

vent avoir cours en France, mais auxquels du moins personne n'oserait dire :

— Vous mentez pour de l'argent !

Eux aussi comparent chaque jour le temps écoulé et celui qui l'a remplacé ; et ces amants énergiques d'une liberté que nous aimons comme eux, mais avec d'autres attributs, expriment avec une chaleureuse indignation, la honte qu'ils éprouvent et presque des regrets. C'est dans les colonnes de la *Tribune* que nous avons trouvé le plus bel éloge des princes que nous avons perdus. C'est dans les plaidoyers de ses jeunes écrivains traînés comme nous sur le banc qui fait face à l'accusateur public que nous avons entendu le parallèle palpitant de vérité, brûlant d'une

farouche éloquence entre deux couronnes si différemment portées. Et si les paroles des Raspail et des Trélat ont mis à même le peuple de juger de ce qu'il avait perdu ou gagné, certes notre part est belle, et ils ont généreusement fait éclore une vérité hardie, qu'ils ont au reste trop chèrement payée.

Quelques niais, trop avisés encore pour se tromper eux-mêmes, mais dans l'espoir de tromper les autres, ont crié dès ce jour, sans trouver d'autre écho que la cour d'assises et les sergens de ville :

— Vous voyez bien qu'il y a trahison ! Les royalistes et les républicains s'entendent : Alliance monstrueuse !

Et sans doute les petits enfans et les

vieilles femmes ont eu peur. Cela ferait rire, s'il n'y avait de quoi s'indigner jusqu'à la fureur!...

Honte sur ces deux années de déceptions et de risées amères! Honte sur les infâmes faiseurs de dupes! Et si cela dure encore. . Honte sur les dupes!...

Le titre de cette *nouvelle* devait nous amener à ce cri du cœur froissé, humilié, soulevé par l'avilissement :

Alger!... ville conquise au prix du sang et vendue par un lâche marché! *Alger!*... où l'armée française planta son drapeau victorieux après une guerre de moins d'un mois... où l'armée française a vu ce même drapeau remplacé par les couleurs d'un

autre maître, moins d'un mois après sa victoire!...

Depuis ce jour le soldat s'est demandé,

—A quoi bon ce nouvel étendard?... Le drapeau blanc ne s'était-il pas bravement et noblement conduit? L'Arabe n'avait-il pas fui devant le drapeau blanc? Le pirate barbare n'avait-il pas renié son prophète en voyant flotter sur ses mosquées, la bannière d'Henri IV?

Et le soldat a eu raison : Le soldat aime le drapeau sous lequel il a vaincu, comme l'enfant aime sa mère qui le berce et lui apprend à marcher!...

De quel œil voit-il donc celui qui est venu se planter niaisement à une place qu'il n'avait pas gagnée, et jouir des hon-

neurs d'une conquête à laquelle il n'avait pas assisté? Quelques vieux grognards à la vue de ces couleurs parodiées, sentirent sans doute s'éveiller de vieux souvenirs, et sans oublier la blanche bannière qui venait de faire merveille à leurs yeux, laissèrent un peu de joie percer dans leur salut:

Mais quand la mollesse des nouveaux chefs eut excité l'insolence des arabes jusques-là tremblans; quand l'atlas se couronna de hordes tonnantes; quand les villes d'Afrique commencèrent à regarder l'uniforme français sans respect et surtout sans crainte; les vieilles moustaches murmurèrent et se dirent à demi-voix:

— Le drapeau d'Austerlitz est enterré à

Sainte-Hélène!... Celui-ci n'est pas de la famille!.... Où donc est notre drapeau blanc!...

Mais quel sera leur langage à ces braves, quand ils apprendront que ce drapeau bâtard ne flotte plus sous le ciel brûlant d'Alger, que par procuration?... qu'ils tiennent là bas garnison pour le compte de Hussein-Pacha?... Entendez-vous leurs clameurs guerrières?... Voyez-vous rougir leurs fronts?... Et quand viendra le moment du retour, de ce retour accompagné de honte et des mocqueries de l'africain; qu'il faudra tourner le dos à cette terre conquise engraissée du sang de leurs frères; les voyez-vous grincer des dents et maudire... maudire à faire trembler l'enfer!...

Peut-être sur leur passage au moment du rembarquement quelque vieil habitant chargé d'années, secouera gravement sa barbe blanche, et s'écriera dans sa superstition d'infidèle plus sensée que les raisonnemens d'un doctrinaire :

— Allah, Dieu est grand, et Mahomet est son prophète.... J'avais prévu la honte de ces chiens de France, quand leur drapeau à changé de couleur....

Oh, quel cœur français ne souffrirait à cette nouvelle?... quel cœur assez lâche, assez souillé de la boue qui nous couvre, n'a pas bondi d'indignation et de rage quand ce projet de reddition a été dévoilé?..

Et pas une voix de leur parti qui ait pu

s'élancer en faux et crier pour l'honneur de la France :

— Mensonge... mensonge... la gloire de nos armes n'a pas été vendue?...

Point cela : ils se sont courbés sous l'accusation tonnante qui les flétrissait : pas un mot, le silence de la honte règne encore... Notre histoire aura désormais une page que nos enfans couvriront d'un crêpe ou d'un tricolore lambeau...

Elle a marché la nouvelle, cruellement marché. De tous les palais de l'Europe dont les maîtres ont rougi, elle est venue s'éteindre au seuil tranquille et sans fracas de la dynastie méconnue, trompée, repoussée; de cette dynastie, la veille étincelante et glorieuse de sa conquête d'Alger,

et le lendemain proscrite et dans l'exil!

Quand arriva au palais d'Écosse le journal qui le premier contenait ces lignes déshonorantes pour la France :

« CONSTANTINOPLE. Le gouvernement d'Alger sera incessamment rempli, au choix de Sa Hautesse ; le cabinet français étant formellement convenu de la reddition de ce pays !... »

Ce fut un enfant qui rencontra du regard cette annonce maudite.

Son jeune front se plissa d'indignation ; son œil resta fixe et comme fasciné.

Il ne voulait pas y croire.

Henri de Bourbon, petit fils de France, rougit pour la France sa mère-patrie ; de ses deux mains il couvrit ses traits nobles

et gracieux quoiqu'altérés par une forte et généreuse pensée. Le brave officier qui était auprès de lui, s'avança avec inquiétude : un signe du jeune prince lui indiqua la feuille désolante, et le vieux soldat rougit et frémit à son tour.

Pendant ce temps notre Henri éclairé par une inspiration soudaine, s'était assis à une table et sa main courait rapide sur le papier. Tout à coup il se leva, et son fidèle compagnon lut et relut avec un brûlant enthousiasme mêlé d'attendrissement les lignes suivantes :

PROTESTATION.

Une colonie conquise par la volonté de la France et pour la France lui est au-

jourd'hui lâchement enlevée. Le sang des braves avait pourtant acheté ce pays. Confiant dans l'avenir, résigné au malheur présent, un enfant de cette France, si humiliée proteste du fond de son exil contre toute atteinte à son territoire et fait ici le serment de tirer sa première épée pour lui rendre une possession glorieuse et dont elle n'a pu vouloir se dessaisir. Petit fils d'Henri IV, et comme lui élevé à école rude et sans flatteurs, avec l'aide de Dieu et des braves, il a ferme foi et confiance d'accomplir son serment; et dès lors de nouveau il proteste et déclare adresser sa protestation hautement et sans crainte à la *France* d'abord, et ensuite à tous les sou-

verains chrétiens, auxquels par ces présentes salut.

Signé Henri.

De nombreuses copies de cette protestation énergique ont été faites. Sera-t-elle publiée?... Que répondront la France et les souverains chrétiens?... Ce n'est pas là ce qui importe.

Mais le serment du jeune prince, le tiendra-t-il?...

Si le Dieu qui confondit la ligue l'a résolu dans ses décrets, la loi de M. de Bricqueville n'est pas encore sanctionnée!...





LES TROIS VŒUX.

LES TROIS VŒUX.

I

Par une belle soirée d'été de l'année 1820 à cette heure où les calèches chargées de femmes et semblables à des corbeilles de fleurs, passent sur les boulevarts en laissant derrière elles un parfum pour mar-

quer leur route, quand les jeunes gens viennent avec empressement montrer l'esprit de leurs chevaux anglais et la profondeur de leur tailleur ; des gémissemens se faisaient entendre dans une petite rue du faubourg Poissonnière.

C'était dans une chambre en mansarde où la chaleur recueillie tout le jour par les tuiles obligeaient à laisser la fenêtre et la porte constamment ouvertes : Et cependant une femme était là, sur un misérable grabat, attendant que le ciel ordonnât la naissance de son enfant. C'était une femme d'environ trente-cinq ans, amaigrie par la misère, et qui faisait d'incroyables efforts pour sourire à son mari et à sa fille dont les yeux fixés sur les siens épiaient les dou-

leurs avec toute l'inquiétude de la crainte et de l'amour.

La jeune fille avait quinze ans : Belle d'un air de bonté répandu sur ses traits et de cette fraîcheur que la pauvreté même n'enlève pas à cet âge.

Le mari était un homme de quarante ans, bien pris, l'air franc qui avait dû être robuste, mais dont les traits minces et jaunes portaient les traces d'une longue maladie.

Il paraissait souffrir des douleurs de sa femme, et chacun de ses mouvemens indiquait l'impatience : Tout à coup il se détourna vivement, en abandonnant la main qu'il pressait dans les siennes et se retira dans un petit cabinet qui complet-

tait l'appartement et servait de chambre à coucher à la jeune fille. — Celle-ci l'y suivit sur un signe de sa mère : Elle le trouva, la tête appuyée dans ses mains qui n'arrêtaient pas le bruit de ses soupirs.

— Père, dit-elle, qu'as-tu ?... Ne veux-tu pas regarder ta petite Rose?...

Et disant cela, elle tirait à elle les larges mains du pauvre Jacques. Il la regarda fixement, puis l'attirant avec force dans ses bras, il pencha sa tête sur l'épaule de son enfant, et pleura.

— Père, parle-moi donc, qu'as-tu?... Prends garde que maman ne t'entende !...

Cette réflexion fit son effet sur lui, car il se redressa tout à coup, il essuya ses

larmes dont il paraissait honteux et serra les mains de sa fille.

— Ce que j'ai, lui dit-il, ce que j'ai?... Ta mère qui souffre... et plus d'argent... Ajouta-t-il un instant après... Ah? sans cette maudite maladie qui m'a retenu au lit pendant un mois... et depuis, pas d'ouvrage.... Et toutes nos ressources sont épuisées, plus d'argent... ma pauvre femme....

Et comme il se mettait à la fenêtre pour respirer, il vit passer de brillans équipages, un luxe joyeux où le bonheur s'exhalait en ris éclatans... Il se retira précipitamment en disant encore :

— Et pas d'ouvrage!...

La voix de sa femme qui l'appelait avec

inquiétude, le fit revenir à lui-même. Il rentra dans la chambre.

— Comment vas-tu, femme?...

— Bien, Jacques, très-bien? Mais reste avec moi, reste avec Rose; je ne pense pas à souffrir quand je vous vois; ne t'afflige pas, surtout ne t'afflige pas, va, la douleur passe vite... mais ce qui t'inquiète le plus, je le sais.... Nous n'avons plus d'argent...., pas de linge pour ce pauvre enfant qui va naître... et une larme s'échappait, malgré tous les efforts de la pauvre mère...

— C'est cette maudite maladie.... Et mon maître pour qui j'ai travaillé long-temps et qui m'a oublié, qui me refuse quelques avances... Ah!...

— Calme-toi, Dieu n'est-il pas la haut

pour les pauvres comme pour les riches... ne secoue pas la tête; toi qui es si bon, tu donnerais à ceux qui n'ont rien, si tu devenais riche... il y en a d'autres aussi qui pensent aux pauvres.

— Ah! les riches... les riches... ils ne nous connaissent pas... et Dieu ne récompense que dans l'autre vie!...

— Qui sait?

Un silence triste, car il venait de ce qu'aucun des personnages n'osait exprimer ses pensées, régnait depuis quelques instants; quand des pas se firent entendre sur l'étroit et sombre escalier qui menait à la mansarde; un homme entra. Il était mis si non avec élégance, ce qui eût peu convenu à ses cheveux gris, du moins avec

une grande propreté. Un ruban rouge brillait sur son habit noir et sa figure disait : *voilà un honnête homme!*... beaucoup plus encore que sa croix qui maintenant est moins que jamais, un brevet d'honnêteté.

— Etes-vous Jacques le menuisier ? dit-il, après avoir jeté un regard sur la chambre et le groupe qui l'habitait.

— Oui, Monsieur,..

— Vous avez été long-temps malade ?

— Oui, Monsieur,

— Et sans travail maintenant ?...

— Hélas! oui!... soyez béni si vous m'en apportez, car nous n'avons plus de ressources, et ma femme va accoucher...

— On ne m'avait pas trompé. — Jacques, vous avez dans le quartier la réputation

d'un honnête homme et vous méritez que l'on vous aime.

— C'est donc de l'ouvrage que vous m'apportez ?

— Non ! pas pour le moment !...

— Demain il sera trop tard...

— Voici de quoi vous soutenir en attendant.

— De l'or ?...

— Oui, achetez de suite ce qui est nécessaire à votre femme et à votre enfant...

— Ah ! Monsieur, Monsieur... je ne puis plus parler...

— Je te le disais bien, Jacques, s'écria sa femme, je te le disais bien qu'il y en a encore qui ont bon cœur.

— Oui ! oui ! viens donc, Rose, viens remercier aussi Monsieur...

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mes amis, cet or vient de plus haut. Jacques, votre femme n'est pas la seule qui souffre, il en est une autre qui implore Dieu ! priez pour celle-là, mes amis !... c'est prier pour la France !... — Demandez au Seigneur de lui donner un fils !...

— Quoi, Monsieur, c'est-elle?... c'est?...

— Oui, mes amis, elle a pensé aux malheureux, car le malheur a frappé à sa porte, et celle qui dans les fêtes, entourée d'hommages et d'encens, détournait l'or de ses plaisirs pour en nourrir l'indigence, quand son front s'est incliné sous le voile de deuil, elle m'a dit : portez cela à ceux

qui souffrent, donnez leur mes vœux avec, et dites leur de m'accorder leurs prières en retour. Priez donc, mes enfans, c'est pour la France!... dites à Dieu de nous donner un fils; qu'il nous envoie un de ses anges, c'est peu qu'un de moins pour le ciel et c'est beaucoup pour nous!...

—Oui, oh, oui, nous prierons, nous prierons si fort, qu'il faudra bien que Dieu nous entende; elle aura un garçon, n'en doutez pas, la bonne Duchesse,... nous la connaissons bien; qui ne la connaît pas? Quand elle passe, on se dit : c'est-elle!... et ça suffit; chacun sait bien de qui on veut parler : tenez Monsieur, vous voyez ma femme?... elle sera bientôt mère aussi; hé! bien, voilà déjà long-temps que je me

dis : elles seront mères ensemble, sans comparaison, et comme j'ai bien souvent demandé un garçon, c'est sûr qu'il en viendra deux au lieu d'un.

— Souhaitons-le, mon ami, d'autres que vous ont aussi leurs vœux à faire et ceux-là sont plus difficiles à réaliser. Tenez, Jacques, voici mon nom et mon adresse : D'ici à quelques jours venez me voir ; peut-être aurai-je pu vous trouver de l'ouvrage.

Il sortit : A peine avait-il franchi l'escalier que Jacques se jeta dans les bras de sa femme et de sa fille et ils pleurèrent tous trois, mêlant à leurs larmes des sourires de bonheur, des mots interrompus qu'ils comprenaient pourtant.

— Brave homme ! disait Jacques en regardant la carte, sur laquelle il lut : le comte de ***, rue de l'Université....

— Et elle, oh ! la bonne princesse !... Le doux ange du ciel, disait la femme du menuisier, comme nous allons prier pour elle ! Nous qui l'aimions déjà tant ! Faut qu'elle nous ait devinés.

— Oui, femme, oui, je t'aime trop pour ne pas l'aimer aussi !... Hé ! bien, Rose, tu ne dis rien, toi ?...

— Si, si, père !... Prions tout de suite !...

Mais la joie avait amené une crise, et la pauvre mère fit bientôt entendre ses cris.

— Va, Rose, s'écria Jacques, va ma

fille, cours acheter tout ce qu'il faut, et moi je vais chez la sage-femme!...

. . . .

. . . .

Il était quatre heures et demie du matin ; la femme de Jacques tenait dans ses bras son enfant qui dormait...

— Hé! dis donc, Jacques, répétait-elle, nous ne nous étions pas trompés hier, c'est un garçon!...

— Oui, oui, je l'ai dit : ils seront deux ; j'en suis sûr, mais n'importe prions!

Jacques et Rose se mirent à genoux et ils prièrent...

Ils étaient ainsi occupés depuis quelque temps, quand cinq heures sonnèrent, le canon retentit...

Jacques se releva et restant à demi penché, l'oreille tendue, il compta :

— Vingt-deux! s'écria-t-il, c'est un garçon!... Dieu bénisse la mère et l'enfant!...

Henri V était né!...



II.

Sept ans sont écoulés; nous voici encore chez Jacques le menuisier, mais non plus dans la petite mansarde, si chaude en été, si froide en hiver, qu'il n'y avait ni feu ni volets qui pussent la rendre supportable; si étroite, qu'il ne fallait pas marcher avec précipitation la tête haute, de peur que le front ne heurtât violemment l'angle de quelque poutre. Jacques

est descendu d'un étage; l'ouvrage est venu éprouver sa force et sa patience, et les écus sont tombés l'un après l'autre dans la tirelire, chassés par les coups du rabot.

La nouvelle habitation de Jacques n'est pas somptueuse : les murs sont blanchis à la chaux, le carreau est sans peinture; mais un lit, une commode en noyer, des chaises, ont un air d'aisance; et chaque soir, sur la table grossière, le souper vient avec la gaîté; et la gaîté, c'est la richesse de l'artisan.

Ce soir là il y avait autant de convives que de coutume, et cependant on ne riait pas.

Il y avait d'abord Jacques et sa femme,

toujours les mêmes, à la différence près que sept ans infligent à une figure; puis Rose qui n'était plus un enfant; mais une femme, bien prise dans sa taille, avec de belles couleurs et un regard vif; elle avait gagné ce que sa mère avait perdu. Il existe un proverbe du peuple qui dit : *il faut vieillir sous peine de mort ;* et en vieillissant on prend des rides.

Puis venait un quatrième personnage : c'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, ni beau, ni laid, mais dont la figure bonne et joviale prévenait favorablement. A la manière dont il regardait Rose, on pouvait se douter qu'il n'était pas inspiré seulement par la bonté de son âme.

Et cependant, je vous l'ai dit, il y avait sur toutes ces figures une teinte moins gaie que de coutume. Rose et son amant se regardaient en poussant de gros soupirs; la femme de Jaeques regardait sa fille et baissait la tête; Jacques, lui, frappait du manche de son couteau sur la table, en criant :

— Tas de coquins! est-ce ma faute à moi si vous ne l'aimez pas cet enfant, si vous vous êtes laissé compter un tas de farces.

— Bah! bah! père Jacques, çà finira tout çà, vous aurez beau faire, allez, il y aura toujours des bêtes pour répéter les folies des autres. Faut les laisser dire; on hausse les épaules, et voilà.

— Çà t'est ben aisé à dire, Jean; tu es un bon garçon, c'est vrai; mais tu ne peux pas penser comme moi, tu ne lui dois pas tout à cet enfant, que Dieu le bénisse! il est né le même jour que Pierre, mon dernier; j'avais prié pour qu'il vînt, il est venu, et depuis je me suis toujours dit que la vie de l'un tenait à celle de l'autre. Quand j'ai vu mon garçon avoir toutes les maladies et en revenir, j'ai dit: l'autre vivra! Et pourquoi M. le comte m'a-t-il soutenu? c'est pour lui. Pourquoi a-t-il placé mon fils à Bagatelle où on lui apprend à lire, à écrire, et où l'autre enfant l'appelle quelquefois *Pierre!* par son nom tout court; et tout cela sans qu'il y ait presque rien à faire? N'était-il

pas juste que je me fisse chasser pour lui? Quand on vient me dire qu'il n'est pas le fils de sa mère! comme s'il n'y avait pas eu des témoins, aussi vrai que je suis menuisier! Quand j'entends des horreurs comme celles-là, j'en ai la chair de poule. Tout Paris a pu le voir, elle ne s'en est pas cachée, la digne princesse!... Voilà deux fois que je me fais renvoyer pour cette infamie là! C'est plus fort que moi! Ils ne l'ont donc jamais vu cet enfant, pour en dire du mal?

— C'est que, voyez-vous, reprit Jean, on leur dit çà, ils le répètent : voilà tout!

— Oui, oui, je le sais : il y en a un tas que je voudrais tenir dans le creux de

ma main ; je les ferais joliment danser en l'air.

— Mais en attendant, dit la femme de Jacques, comment faire?... La tirelire est partie, tu n'as pas d'ouvrage... Voilà déjà plusieurs fois que Jean nous apporte sa journée...

— Ne parlons pas de cela, dit Jean, ne serai-je pas bientôt de la famille?

— Oui! et c'est pour cela qu'il faut amasser pour tes enfans... A quoi penses-tu, femme?

— Il y aurait bien moyen.....

— Je sais ce que tu veux dire. Aller trouver M. le comte, mais ce sera la seconde fois; et il ne sait pas, lui, pour-

quoi l'on me renvoie. Il va me croire un mauvais sujet....

— Pourquoi ne pas lui dire?...

— Non pas!... j'aurais l'air de lui dire cela pour me faire payer : J'aime cet enfant parce que je l'aime...

— Alors!...

— Alors, j'irai tout de même, parce qu'il ne faut pas que Rose et Jean soient malheureux pour moi!... il est tout simple qu'ils s'aiment et qu'ils soient pressés. Allons, enfans, embrassez-vous!... et ne parlons plus de nos chagrins...

. . . .

. . . .

Le lendemain, Jacques se dirigeait en hésitant vers l'hôtel du comte. Il avançait

un pas, puis reculait. Enfin, à force de penser à sa femme et à sa fille, il arriva.

— C'est vous, Jacques, comment va toute votre famille?

— Vous êtes bien bon, monsieur le comte, quant à la santé, ça ne va pas mal; le physique est satisfait; c'est le moral qui ne l'est guère!...

Et cela fut dit, non sans bien des efforts et des phrases préparatoires, et Jacques hésita long-temps encore avant d'avouer à son protecteur qu'il avait été renvoyé par son maître, sans toutefois en dire le motif...

— Jacques, Jacques, voici deux fois que

cela vous arrive ! je n'aurais pas cru qu'à votre âge, avec des cheveux gris sur la tête, on pût se conduire comme un jeune homme. Vous oubliez que vous avez une famille...

— C'est peut-être au contraire parce que je n'oublie pas...

— Je ne sais ce que vous voulez dire...

Et Jacques se taisait par suite de son point d'honneur. Il entendait mal l'intrigue, le pauvre menuisier ; il ne se vantait pas de ce qu'il n'avait pas fait, lui ; il n'avait pas toute sa conscience sur la langue, comme beaucoup d'autres ; ses pensées secrettes au contraire étaient peut-être les meilleures.

*

Mais le comte qui ne pouvait savoir ce qu'on ne lui disait pas, ou du moins qui n'en lisait que la moitié sur le visage de son protégé, n'était pas satisfait de sa conduite : Plusieurs fois il l'avait soutenu en lui procurant de l'ouvrage, en lui faisant de petites avances, mais cette fois il était fâché de voir que la sagesse ne lui poussait pas avec les cheveux blancs, et soit que sa patience fût épuisée, soit qu'il voulût un peu faire acheter des secours qu'il n'avait pas la force de refuser, il rudoya tant soit peu le père Jacques, il ferma l'oreille, quand celui-ci lui parla de cette pauvre Rose, dont le mariage était retardé; chère enfant, qui n'avait pour

toute fortune que son amour, et que l'attente maigrissait.

Jacques un peu décontenancé descendait lentement l'escalier, tournant son chapeau dans ses mains, essuyant tout honteux une larme furtive qui gravait le chagrin sur sa joue hâlée, et pouvant à peine concevoir cette réception si inaccoutumée et si peu attendue.

— J'essaierai!... dit-il tout à coup, en enfonçant son chapeau sur sa tête, le ciel ne m'a pas refusé *sa* naissance, *il* ne me refusera pas du pain!...

Arrivé dans l'échoppe d'un écrivain public, il lui dicta une pétition que celui-ci écrivit avec une belle plume neuve sur du

grand papier, selon toutes les formes voulues. La voici :

« Monseigneur,

» Il y a sept ans, j'ai prié Dieu pour
» qu'il nous accordât votre naissance, et
» vous êtes né. Gloire lui en soit rendue !
» Aujourd'hui, je vous supplie de prier,
» pour moi, monsieur le comte de *** qui
» me retire ses bienfaits. Prié par vous,
» il ne sera pas plus inexorable que Dieu.

» Ce papier, monseigneur, vous sera
» remis par mon garçon, le petit *Pierre*
» que vous voyez quelquefois, et qui, je
» l'espère bien, se fera tuer un jour pour
» vous, si Dieu lui prête vie. »

Quand l'écrivain eut terminé cette épî-
qu'il trouvait beaucoup trop simple, Jacques la plia soigneusement et partit. Une heure après il était à *Bagatelle* et faisait la leçon à son fils. —

. . . .

. . . .

La journée était belle, le soleil plein et éclatant faisait étinceler chaque feuille d'autant de diamans que l'orage du matin y avait laissés. Le frais vous arrivait avec le parfum des fleurs; c'était dans l'air, comme une rosée embeaumée.

Un bruit de chevaux et de roues retentit; Le marchepied d'une calèche aux armes de France s'abattit devant le perron de l'élégant chateau. Deux enfans s'élancè-

rent vifs et joyeux, jouissant à la fois de l'air des bois et de la liberté d'un jardin.

— Louise! Louise! viens courir, criait le frère. Oh! comme il fait beau! La pluie n'a pas laissé de traces.

Un enfant du même âge que le jeune prince se tenait immobile près de la grille.

Tout à coup, l'apercevant:

— Pierre! Pierre!... cria-t-il, puisque te voilà, viens!... nous allons jouer au cheval... Et comme le jeune enfant restait immobile, est-ce que tu ne veux pas?...

— Si, monsieur!...

— Alors, nous allons traîner la voiture.

Les deux enfans dont l'un était attendu sur un trône, et l'autre existant de bien

faits, vivait entre l'arrosoir du jardinier et les clefs du concierge, ne s'embarrassaient pas long-temps de la distance qu'il y avait entre eux. C'est une barrière qui s'élève à mesure qu'on grandit, mais à sept ans, c'est à peine si elle dépasse la surface du sol.

La voiture est amenée : Pierre est bientôt attelé dans le brancard.

—Louis, tu vas monter dans la voiture; tu seras reine et moi le cocher. Hue!...

Et le petit cheval piaffant et caracolant, entraîna la légère voiture, au grand plaisir des trois enfans. Mais bientôt la fatigue vint; et le cheval pour se reposer s'assit sur le brancard.

— Nous avons joliment galoppé ; maintenant il faut donner l'avoine au cheval.

Pierre que la course avait rendu moins timide, profita du moment de repos, et présenta la pétition.

— C'est pour moi cela ? Oh ! quel bonheur ! nous allons jouer au roi !...

On était près de la maison du concierge, on y entra. Le jeune prince s'établit sur une chaise comme sur son trône, mais à peine eut-il lu la pétition, qu'il perdit sa gaîté enfantine, et dit avec une voix attendrie :

— Quoi, Pierre, ton père est malheureux ?...

— Oui, Monseigneur, il n'a plus d'ouvrage, et il lui en faut pour gagner de l'argent....

— Et M. le comte de *** l'abandonne?.. Mon pauvre Pierre!... moi qui t'ai fait jouer!.. hé bien! qu'est-ce que je vais faire?.. Ah! je sais, je sais... Je l'ai vu!.. Donne-moi une plume!..

Et s'en emparant aussitôt, il écrivit sur la marge de la pétition, en s'appliquant bien : *approuvé*, et il signa.

— Tiens, dit-il avec joie, je suis sûr à présent que M. le comte ne te refusera pas!.. ainsi, jouons!..

Et les ris et les jeux recommencèrent.

Dans la soirée, Jacques revint à Bagatelle; et le jeune prince avait dit vrai : huit jours après on chantait chez le menuisier, Rose épousait son prétendu.

III.

C'était encore trois ans après; c'était encore sous un beau ciel étincelant des rayons du soleil; et sur les arbres humides de rosée, les oiseaux trouvaient des chants de fête, mais l'homme se taisait. La tête basse et l'oreille attentive, il demandait au vent des nouvelles de Paris,

et le vent, pour toute réponse, lui apportait le bruit sourd des canons de bronze qui sonnaient l'heure de l'exil, comme ils avaient sonné l'heure de la naissance de l'héritier royal.

Adieu la race de nos rois! adieu vieillard! adieu pauvre enfant que le ciel nous avait donné et qu'il nous retire! Ta jeune tête n'a pas encore senti la couronne, ton front ne s'est pas ridé sous son poids; adieu! replie ton manteau d'azur fleurdelisé, semblable à la voûte des cieux quand elle resplendit d'étoiles; adieu! dépose ton sceptre, Dieu saura bien te le rendre si telle est sa volonté. Laisse dire les canons menteurs; laisse voler les boulets, ils suivent la route que le destin

leur a tracée ; si le Seigneur te conduit, ils s'écarteront de ton chemin.

Point de grand roi qui n'ait eu ses jours d'affliction ; le sabre d'Henri IV se fût émoussé sur le trône ; l'âme se trempe dans les dangers, et l'univers trouve mille voix pour célébrer les belles actions.

Pars, enfant, examine les visages échelonnés sur ta route ; compte, si tu le peux, les pleurs qui tombent sur ton avenir et sur le nôtre, et souviens-toi, Henri, souviens-toi !.. Et quand tu seras là bas, dans l'exil, oh ! redis-toi souvent : le trône altier n'est rien s'il n'est doré de gloire !..

Adieu !.. car le canon ne tonnait plus ; car, le combat fini, l'on pensait au butin, et la race des rois s'exilait.

Un vieillard, des femmes, des enfans, les oreilles encore pleines de promesses et de sermens; la fille de Louis XVI, si bien instruite à l'exil; *celle* qui eût dû être *reine*, et qui laissait derrière elle et le tombeau de son époux et le trône de son enfant; tous partaient, tous baissaient la tête et pleuraient.

Déjà Saint-Cloud disparaissait, et le cortége longeait tristement cette route parcourue naguère si gaîment; les champs, les villages passaient; la France fuyait sous les pieds des exilés.

— Les voilà! les voilà!.. s'écria tout à coup un homme placé près de la route, et aussitôt toute sa famille accourut près de lui.

*

C'était Jacques avec sa femme et ses enfans, sans excepter le petit Pierre qui avait quitté Bagatelle, et qui venait voir une dernière fois celui qu'il avait toujours trouvé si bon.

— C'est donc bien vrai qu'ils s'en vont, disait Jacques, c'est donc bien vrai?.. Comme si c'était la faute de ce pauvre enfant!... Viens, Pierre, regarde-le bien pour le reconnaître... un jour!.. femme, souviens-toi de ce que j'ai toujours dit!.. que l'existence de l'un tenait à celle de l'autre. Hé bien, tant que je verrai Pierre avec nous, l'espoir me restera.

La femme de Jacques ne répondit pas, mais elle embrassa Pierre en pleurant.

Dans ce moment la voiture arriva, cette

voiture qui traînait les débris de tant de naufrages.

— Pierre, cria le jeune prince, qui avait reconnu l'enfant, et qui dans ce moment le trouvait beaucoup plus heureux que lui; Pierre, adieu!...

Et le pauvre enfant pleurait.

Pierre pleurait aussi; le jeune prince reprit :

— Je ne te verrai plus, Pierre!... Je ne verrai plus personne!...

Sa mère l'attira vivement dans ses bras et versa des larmes amères sur cette jeune tête blonde déjà courbée sous le malheur.

— Courage! monseigneur, courage!... dit Jacques avec enthousiasme, le ciel a accompli tous mes vœux jusqu'à présent,

et ils vous avaient tous pour objet... il accomplira sûrement le dernier :

Et la femme de Jacques disait en sanglotant :

— Comme nous allons prier!...

Alors la jeune duchesse, la mère de notre Henri, se pencha hors de la voiture et jeta une bourse avec ces mots mêlés de bien des larmes :

— Ah! oui, priez, priez beaucoup !...

La voiture repartit...

Le menuisier et sa famille suivirent long-temps le cortège des yeux, puis, quand la route en tournant leur eut caché le dernier soldat de l'escorte, ils regagnèrent Paris tristement sans qu'un seul par-

lât, mais occupés tous des mêmes pensées.

. . . .

Le temps s'écoule et cependant Jacques ne doute pas de l'accomplissement de son vœu, son fils prie encore... il est presque consolé!...



Une Femme.



En France, heureux le parti qui a pour lui les femmes, il finira toujours par triompher.

Cardinal DE RETZ.



UNE FEMME.

Ah ! vous avez voulu faire une révolution et vous n'étiez pas de force à la faire ?... Et vous n'avez pas pris des échasses et de longs manteaux pour déguiser vos tailles de pygmées ?...

Une révolution n'est pas un jeu de salon

où les mains s'effleurent sous le gant parfumé, où des fats sans cœur, au gilet brodé, à l'épingle étincelante, aux moustaches innocentes et *circonflexes*, jettent leur sot et vain gazouillement, tandis que certaines femmes de banquiers et d'avoués (remarquez bien que je ne parle ici que du petit nombre!...), rattachent devant les trumeaux immenses des nœuds tricolores qui déparent leurs cheveux, et qu'elles ne portent, en dépit du bon goût, que depuis leur entrée à la nouvelle cour.

Vrai Dieu!... elle était bien autre cette révolution de 1793, devant qui croûlait la Bastille, et fuyaient des régimens entiers.

Il ne s'agissait pas alors d'une guerre

de pavés, jetés par les fenêtres sur des soldats demi-morts de fatigue et de faim. Le peuple avait ses canons qu'il avait pris, qu'il pointait lui-même contre d'autres canons et qu'il faisait tonner sans sourciller.. Le peuple massacrait, incendiait, la hâche et le sabre en main. On promenait dans les rues des têtes, la tête de la princesse de Lamballe, par exemple, et plus tard par les mains du peuple, s'éleva un échafaud sur la place de la Révolution; le peuple avait fait des progrès: Sybarite sanguinaire, les jouets lui manquaient; une tête de roi pouvait seule ranimer les sens de ce voluptueux blasé.

C'était là une révolution!...

Le tigre déchaîné se ruait tout sanglant

au milieu des débris d'un trône, d'un sceptre et d'une couronne ; sa griffe déchirait les manteaux d'hermine et l'oriflamme troué de balles !... C'était affreux, horrible, atroce !...

Mais la *terreur*, ce colosse hideux dont la tête dépassait les plus hautes tours des palais, dont les pieds se perdaient dans la fange et les cadavres, la *terreur* était du moins une puissance !... Puissance stupide, mais despote ; dégradante, mais immense...

Il fallait trembler !...

Ah ! c'est qu'alors le peuple abject, ivre de vin et de crimes, toujours peuple, n'avait pas le temps de s'endormir pour cuver le sang qu'il avait pris.

Les citoyens Barnave, Marat, Danton et tout ce luxe de noms, qu'enregistra M. de Lacretelle, tenaient ce brave peuple en haleine... Robespierre, le *vertueux* Robespierre, comme l'appellent les chapeaux cirés, ne quittait pas un instant la bête qu'il avait enfourchée. Toujours les éperons dans les flancs, toujours la bride haute et le fouet qui cinglait et déchirait la peau du peuple fait brute...

Le coursier de guerre, le beau coursier, noble animal fier et sans haine, écraserait un enfant dans sa course, quand il est lancé écumant et aiguillonné sans relâche !...

Et le peuple n'est pas un coursier de guerre, lui, un beau coursier fier et sans

*

haine. C'est un ours à qui l'on ôte sa chaîne, qui n'a plus de muselière, qui grogne et bondit, sans se soucier de l'applaudissement du maître; qui boit du sang, quoiqu'il n'ait pas soif et broie des os quoiqu'il soit gorgé...

Voilà le peuple!... Voilà le peuple en révolution!... Et avec un conducteur en guenilles qui hait pour lui, qui cherche pour lui, qui sait trouver les victimes... Un conducteur infâme; c'est vrai, mais qui au besoin aiderait son ours, prendrait la proie par derrière, pour lui en faciliter le triomphe, et après le combat, saurait se coucher dans la boue et prendre part en bon camarade au festin sanglant.

Certes, ne croyez pas que j'admire l'hor-

rible et surtout que je le souhaite!... Ma tête tient encore à mes épaules; et un jeune ami de la république, mon ancien camarade de collége, m'a bien promis dans la franchise de sa sainte ferveur qu'au retour du bon temps qu'il rêve, je ne serais pas oublié!...

Mais puisque vous parlez de révolution comprenez donc ce que c'est une fois pour toutes, et avouez que votre misérable parodie ne vaut rien, qu'elle a été sifflée par millions de sifflets et qu'elle devait l'être, et après cela rentrez dans vos salons de millionnaires, faites apporter du punch et des sorbets, ôtez vos gants beurre frais et jouez aux jeux innocents!...

Autrement si vous persistez dans vos

airs de gloire, dans vos chants d'une victoire que vous n'avez pas remportée, savez-vous ce qui arrivera?... pauvres enfans!... vous ferez rire... rire de pitié!... jusqu'à ce que le peuple qui s'est levé trois jours et qui dort depuis ce temps vous dise avec sa voix qui vous ferait grelotter de peur :

— Arrière, mignons!... je suis las de votre babil et de votre *Parisienne* et du ruban bleu que vous m'avez jeté. Mordieu!... faquins!... un peu de silence, je ne m'entends pas ronfler!...

C'est qu'il est rude le peuple et brutal, parfois, tout souverain qu'il est!...

Mais la raison, la grande, la puissante, l'unique raison peut être à vos yeux de

vous taire une bonne fois, celle que je vous ai réservée comme dernier argument, celle qui vous fera pâlir et tourner les yeux de vie à mort, écoutez-là; incorrigibles que vous êtes, et si votre cœur n'est pas une ossification à dérouter tous les naturalistes...... Amendez-vous!......

. . . .

— Vous n'êtes pas à la mode!...

. . . .

Non! vous n'êtes pas à la mode! demandez plutôt à votre député Laurence qui a dénoncé les femmes comme légitimistes, ce qui, à mon avis, a dû leur faire grand plaisir.

Voilà vraiment de bien pauvres chevaliers; les dames les abandonnent!...

La parure la plus à la mode cet hiver dans le peu de bals que vous avez vus, quelle était-elle!... — Des guirlandes de bruyère d'Ecosse!...

Nos jolies danseuses ont dansé la galoppe, la *galoppe royale* de juillet en robes garnies de bruyère d'Ecosse. On a vu (remarquez bien que c'est entre nous que je vous dis cela) on a vu jusqu'à des bouquets *blancs* et *verts*, ce qui a fourni par parenthèse de très-jolis articles de genre au fantastique *Constitutionnel.*

Et ne croyez pas que ce soit là un goût passager, un caprice frivole, idée de femme, bagatelle d'un jour!... ne vous faites pas d'illusions; la mode cette fois est fixée, invariable, opiniâtre, entêtée...

A qui la faute?... « vous qui n'êtes plus aimables, si vous l'avez été, qui parlez protocole, paix universelle, garde nationale, émeutes, patrouilles, *belle famille*, et gouvernement à bon marché!...

Savez-vous en effet, que tout cela est fort ennuyeux et de très-mauvais goût?...

Jamais un officier de cette belle garde que vous avez insultée quand elle ne fut plus là, ne s'est avisé de tenir un langage aussi décousu! Ils employaient un peu mieux leur temps, croyez moi. Ils aimaient leurs maîtres et on le savait, sans qu'ils eussent besoin de le dire, de le crier à tue-tête, comme pour y faire penser les gens: et si parfois les dames se souvenaient dans une contredanse qu'elles donnaient

la main à un brave, ce n'était pas parce qu'il avait conté comme quoi en descendant la garde au château, un grand niais lui avait donné une poignée de main.

Ne riez pas!... car votre rire ne serait qu'une grimace. Le jugement des femmes en France est une puissance, leurs arrêts ont force de loi, et telle condamnation de nos cours criminelles n'entacherait pas plus mortellement toute une vie d'homme et l'avenir de sa race.

Ce respect de la génération présente pour les femmes ne trouve point son explication dans des motifs romanesques et de vaine frivolité. Les femmes, depuis quarante ans de révolutions, ont marqué leur place dans nos fastes : place glorieuse,

de courage, d'honneur!.. Leur ligne n'a pas changé d'un instant; elles ont toujours pris parti pour l'innocent opprimé contre toutes les vexations de l'oppresseur. Notre histoire garde, avec un religieux respect, les noms de la fille de Cazotte, et de celle de Sombreuil!..

La mesquine échauffourée de 1830, que vous appelez *révolution*, a aussi trouvé ses héroïnes. Vos traqueurs de Vendée, vos chasseurs d'hommes ont pu ajouter à leur mission la *chasse aux femmes*, et il semble que nos gouvernans aient trouvé le jeu bien choisi, et la plaisanterie de bon goût; car des cris de victoire leur ont échappé le jour où le télégraphe s'est agité pour annoncer le prise de *la comtesse*

de La Rochejaquelin; et le lendemain leur désappointement, que rien n'a pu déguiser quand ils ont appris que leur proie avait disparu, a servi de but à la risée publique.

Alors sont venus les mensonges officiels, les contes soldés, l'attirail ordinaire qui suit une défaite de police. La jeune comtesse avait été prise dans un four, brillante de parure, étincelante d'or et de pierreries, et le rire nous a aussi gagnés; car invention plus bouffonne n'était jamais sortie d'un cerveau fêlé; et le *four*, et la *brillante parure* sont peut-être les idées les plus burlesques qui aient été conçues pendant toute la durée d'un siècle par la police de France et ses limiers.

Cherchant à fuir, la noble dame (toujours en costume de bal) aurait laissé tomber de sa ceinture un *poignard!*... Et les organes de l'autorité de répéter encore cette fable ; frissonnant à tant le frisson ; gémissant à tant le gémissement ; mentant à tant le mensonge. Honnêtes créatures, qui ont la conscience de vouloir gagner, jusqu'au dernier sou, l'argent qui leur est jeté pour frissonner, gémir et mentir!.

Mais vous ne la connaissez donc pas *celle* dont vous parlez ainsi, ou bien supposez-vous que ceux qui la connaissent ne trouveront pas assez d'énergie pour vous appeler menteurs!...

Félicie de Duras, comtesse de La Rochejaquelin, est une de ces femmes sur

qui votre vain étalage de triomphes devait passer ennuyeux et froid comme le dégoût. Fidèle aux croyances du cœur, sa religion à elle est la sainteté du serment : pitié pour les vaincus, dans quelques rangs qu'ils se trouvent. Gracieuse Française, toute d'amour pour son pays, d'indignation pour les traîtres, jamais elle n'eût fui devant un danger utile. Ce poignard que vous lui avez prêté n'est pas son arme!.. Ah! si vous m'aviez dit qu'un jour, en vos chasses d'hommes, du milieu de vos traqueurs, tout à coup vous aviez vu, dans l'épaisseur des genets, protégeant un vieillard, secourant des enfans, une jeune femme aux traits parfaits, le cœur dans les yeux, la taille har-

die et pourtant gracieuse, un ensemble enfin d'ange et de femme ; je l'aurais reconnue!..

Si vous m'aviez dit encore :

— Un soldat brutal maltraitait un paysan; une femme noble et courageuse a fait feu sur l'oppresseur!..

Je n'aurais pas demandé son nom! mais lui faire jouer une ridicule comédie ; la faire cacher, parce que vous êtes là et armés!.. cessez!.. car on ne vous croira pas. Elle a fui la prison, et s'est jouée de la niaiserie de soldats ridiculement placés à la garde d'une femme : elle eût bravé le plomb et le fer meurtrier de ces mêmes gardes, si le combat se fût pré-

*

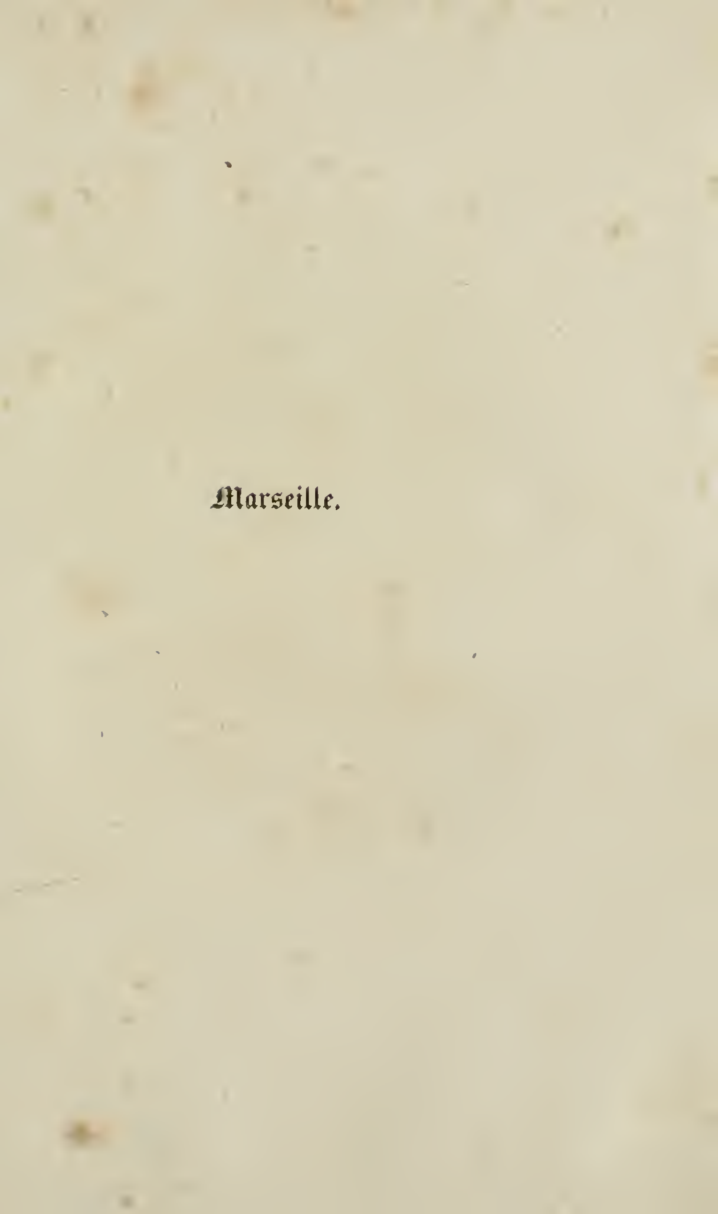
senté, et qu'il se fût agi de défendre une chaumière ou de sauver un drapeau.

Ah! c'est que c'est aussi l'amie de notre *Caroline* que les revers, vous le savez, n'abattront jamais, malgré vos récens cris de victoire!... de cette *Caroline* qui a voué sa jeune vie aux sacrifices et aux efforts pour l'héritage de son fils. Cette amitié n'est-elle pas un baptême d'énergie et d'honneur?.. Et puis cette jeune comtesse n'est-elle pas enfin la glorieuse compagne du soldat de l'empire, qui porte sur son front, en large cicatrice, le témoignage vivant de ce que savent faire sur un champ de bataille les frères La Rochejaquelin?.. Ne lui demandez pas à celui-là pourquoi le ciel de France ne couvre plus sa tête :

sa réponse vous condamnerait trop amèrement.

Mal en cour, du temps du roi Charles, il n'a cherché à se rapprocher de la face royale qu'au jour de cette chute immense que vous, comblés de faveurs, prépariez depuis quinze ans!..

A eux donc le beau rôle dans le drame qui se complique; à vous celui que vous avez choisi! à eux l'exil, les vœux et l'espérance; à vous un pouvoir vermoulu, de l'or et la crainte! Vous aurez dans nos fastes deux pages qui ne se ressembleront guère: la vôtre sera la moins remplie, et pourtant vous vous avouerez à vous-mêmes le regret de ne pouvoir les déchirer.



Marseille.



Et qu'en sort-il souvent?
Du vent.

LA FONTAINE.



MARSEILLE.

Le beau soleil de Provence se levait radieux ; des flots de lumière sillonnaient la Méditerranée, et ses vagues mollement agitées venaient mourir sur la grève, balançant les barques des patrons pêcheurs

et les navires aux pavillons divers. Cependant la ville grecque-française, Marseille la *belle*, n'avait pas encore retrouvé ses bruits de la veille, son activité de tous les jours. Les enfans du Midi s'éveillaient à peine. Les voix seules des marins du port se croisant, se répondant, annonçaient qu'une nouvelle journée allait commencer et que la ville commerçante allait reprendre ses travaux et son industrie.

Tout à coup, dans un des chantiers de marine, une exclamation de surprise se fit entendre; puis ce furent d'autres cris, d'autres surprises, puis un bourdonnement, des colloques particuliers, des allées, des venues, et chacun s'arrêtait, se retournait, montrait du doigt un objet

élevé; et les causeries d'aller leur train, avec cette volubilité du pays, ces gestes pleins de poésie et de feu. On eût dit qu'un météore venait d'apparaître et pourtant il n'y avait aucun effroi sur toutes ces mâles figures; beaucoup d'étonnement par exemple, mêlé à une expression de joie; et sur quelques figures, de l'enthousiasme, une forte émotion, toute une vie de souvenirs.

— Par Notre-Dame de la garde, disait un vieux marin en se frottant les yeux par deux fois, je n'ai encore bu qu'une topette de rhum, et pourtant il me semble que j'ai la vue trouble.

— Troun dé l'air, je n'ai pas encore pris

une goutte, répondait son camarade, et j'y vois clair, je pense !...

— Hé bien ! que vois-tu ?...

— Je vois... je vois que le vieux clocher de Saint-Laurent a fait toilette neuve.

— Je ne me trompe donc pas ?...

— Ohé !... ohé !... par ici, par ici, enfans!... Voilà les camarades qui arrivent, ils savent peut-être du nouveau !...

Les camarades n'avaient rien vu, rien entendu. On leur montra le vieux clocher et ils crièrent :

— Bravo ! bravo ! Saint-Laurent!... le

patron est propre : le voilà qui a mis une cravate blanche!...

— Enfans! dit le plus vieux marin, il y a là quelque chose que je ne comprends guère!... mais à la garde de Dieu!.. Saint-Laurent en sait plus que nous sans doute. N'importe, il y aura aujourd'hui peut-être du gros temps et les chantiers chômeront. Croyez-moi, un bon *meâ culpâ* pour Notre-Dame de la garde qui nous a sauvés tant de fois, et puis nous monterons voir un peu ce qui doit se passer.

— Ça va!... dirent les marins. Les chapeaux goudronnés furent levés, le *meâ culpâ* expédié et le vieux marin reprit :

— Maintenant, avant de partir, un mot!... quelqu'un de vous avait-il con-

naissance que le vieux Saint-Laurent dût faire sa toilette aujourd'hui?...

— Non!!!...

— Hé bien! écoutez votre vieux loup de mer : ou je me trompe fort, ou il y a un piège là-dessous...

— Troun dé l'air!... quel piége!...

— Ça se saura!... attention sur le vieux patron; ne remuez pas un agrès sans mon commandement; carguez les voiles et longeons les côtes. Et à moins qu'on n'en vienne à l'abordage, ce n'est pas la peine d'user les sabords!...

— Suffit!...

Les marins se mirent en marche, silencieux et calmes. Ils trouvèrent la ville tranquille, sauf de nombreux curieux. Le

cours et la cannebierre étaient remplis de groupes inoffensifs. On causait, on riait. Des nombreuses versions couraient dans les rangs de toutes classes. Nulle part n'apparaissait la menace. Le peuple était là comme au spectacle et nommait tout haut les comédiens!...

Cependant la troupe inquiète s'armait; le rire des Marseillais ne rassurait pas les chefs. Peut-être ce rire était-il moqueur?

Vers neuf heures, les tambours battirent un rappel; puis on entendit la générale, et le peuple, toujours riant de son rire méridional et incisif, continuait à se promener bras dessus, bras dessous, comme aux processions patronales, sans

cris, sans démonstrations hostiles; on n'entendait que le murmure épigrammatique :

— Allons! allons!... il paraît que la farce n'est pas finie!...

Et les gendarmes commencèrent à galopper sur le cours et dans les rues, et le peuple s'écartait sur leur passage, puis reprenait sa promenade froidement et avec insouciance, comme s'il eût voulu dire :

—Vous avez beau faire, je ne veux pas me révolter!... je n'y suis pas disposé aujourd'hui!... mais vous ne m'empêcherez pas de rire, mes bons amis, vous m'amusez trop pour cela!...

Enfin un ouvrier des savonneries arriva nonchalamment les mains dans sa

ceinture et dit en passant, avec une sorte de dégoût :

— Ils sont là-bas huit qui viennent de se faire prendre au poste du palais de justice !...

Un groupe de marins qui l'entendit serra les poings et fit un pas en avant par un élan spontané, mais le plus âgé d'entre eux les arrêtant d'un geste, demanda à l'ouvrier :

— Hé! dis-donc, petit, les connais-tu ces huit qui ont fait ce miracle ?...

— Je n'en connais qu'un, vieux loup, dit l'ouvrier ralentissant son pas, et toi aussi tu le connais !...

— Son nom ?...

L'ouvrier prononça le nom en haussant

les épaules : le vieux marin frémit et dit d'une voix sourde :

— Il a été leur dupe !...

Alors le jeune ouvrier des savonneries revint sur ses pas, et prenant la main du vieux loup de mer, il prononça quelques mots avec une vivacité qui faisait contraste avec sa nonchalance habituelle :

— Bien, dit le marin, j'y compte en cas de besoin. Ton père a là un brave enfant !...

— Troun dé l'air! dit l'ouvrier, en reprenant sa marche dandinée, c'est que j'ai été bien élevé !...

Et il disparut dans les groupes en fre-

donnant un refrain populaire sur le *mistral.*

La foule des promeneurs cédant à la fatigue, se retira enfin. Bientôt les rues, les places de Marseille ne furent occupées que par les troupes échelonnées. Les postes étaient doublés, et le plus grand calme régnait. A voir cet appareil menaçant, ces précautions, ces forces déployées, la première idée qui venait était que le gouvernement avait eu quelque effroyable cauchemar, et que lorsqu'il aurait dormi encore une fois il n'y penserait plus, et retirerait du passage public toute cette ferraille inutile, qui ne faisait qu'obstruer les communications. L'idée avait quelque chose de raisonnable!...

Cependant quand la nuit vint, des bruits plus alarmans circulèrent. Un bateau à vapeur, voyageant sous le pavillon sarde, avait été aperçu en vue de la rade. C'était le *Carlo-Alberto*. Ce bateau portait la duchesse de Berri !.... Sur-le-champ furent lancés en chasse les bateaux le *Sphinx* et le *Marsouin*.

Mais le peuple de Marseille, toujours intelligent et en défiance, sourit encore à cette nouvelle, et ne répondit aux alarmistes que par ces mots fondés sur la simple et saine raison :

— Cela n'est pas vrai!... Cela ne peut être, car nous *la* connaissons!...

Mais les arrestations, les fouilles, les

persécutions n'en eurent pas moins leurs cours.

Bien des familles gémissent encore à cette heure, privées d'un père, d'un époux, de fils adorés, tous innocens. Si un jour justice est rendue, si les prisons empestées se rouvrent, combien de gens auront le droit de demander un compte sévère de cette liberté qu'on leur avait promise à la face de la France, qu'on leur retire sans motifs.

Justice!... Voilà notre seule clameur. Justice prompte! Nous avons le droit de la demander. Nommez les juges, établissez votre tribunal!... Nous y arriverons en foule.

Vous, qui avez *conspiré* dans l'ombre quinze ans, forts d'une indulgence que vous ne compreniez pas, ne nous jugez pas d'après vous, car votre erreur grossière soulèverait la France en faux contre un tel parallèle; si nous conspirions, ce serait face à face, épée contre épée, drapeau contre drapeau!...

Ne dites plus que la mère d'Henri V est venue inutilement sur les côtes de Provence, et que votre pitié l'a seule sauvée de la loi Bricqueville. Ne le dites plus, d'abord parce que votre télégraphe vous a fréquemment démentis le lendemain, ne le dites plus, parce que chaque fois que vous le direz ce sera une fausseté!....

Ne le dites plus, enfin, parce que le jour où la duchesse de Berri viendrait à poser le pied sur le sol de France, chacun sait bien que ce n'est pas vous qui nous en apprendriez la nouvelle!...

FIN.

TABLE.

En Vente :

—

L'ÉMERAUDE.

LES VEILLÉES ÉCOSSAISES.

LE SAPHIR.

Sous Presse :

—

LE CHATEAU DES TUILERIES,

PAR M. MENNECHET.

L'ÉLYSÉE BOURBON.

CHAMBORD,

PAR MERLE.

Tous ces ouvrages sont imprimés dans le format in-18, sur grand papier vélin jésus, et sont destinés à former collection.

